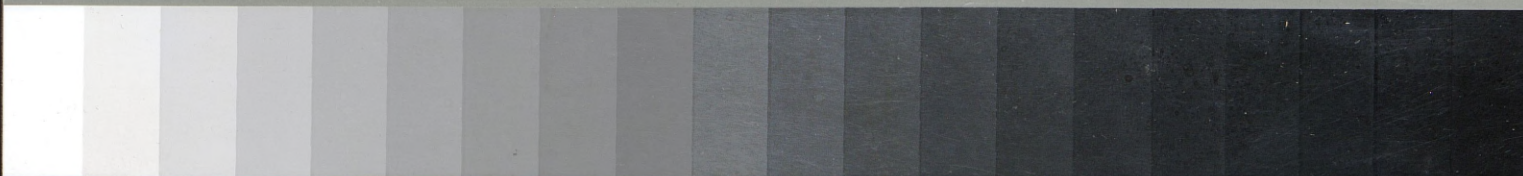


Grey Scale #13



A 1 2 3 4 5 6 M 8 9 10 11 12 13 14 15 B 17 18 19



Colour Chart #13

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

Inches 1 2 3 4 5 6 7 8
Centimetres 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19





MÉMOIRES SECRETS,

SUR

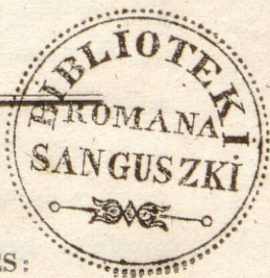
NAPOLÉON BUONAPARTE;

ÉCRITS PAR

UN HOMME QUI NE L'A PAS QUITTÉ

DEPUIS QUINZE ANS;

TOME SECOND.



PARIS,

ET LONDRES:

CHEZ COLBURN, LIBRAIRE,

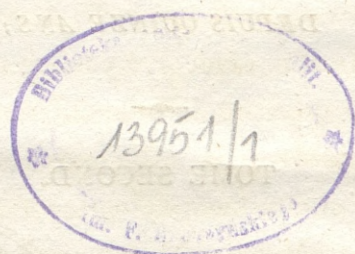
CONDUIT STREET, HANOVER SQUARE.

1815.

MEMOIRES SECRETS

NAPOLEON BONAPARTE

LE HOMME QU'ON EN FAIT QU'ON



BIBLIOTEKA
 Kolekcji
 Zabezpieczonych

CHES GUYARD, LIBRAIRE

CONDUIT STREET, LONDON

De l'Imprimerie de Schulze et Dean, 13, Poland Street,
à Londres.

MÉMOIRES SECRETS

SUR

NAPOLÉON BUONAPARTE.

PICHEGRU étant à Lyon, et n'étant encore que simple officier, avait fait la connaissance de mademoiselle B.... Des circonstances inattendues les avaient séparés. Mademoiselle B.... s'était mariée, mais l'hymen ne fit point tort à l'amitié ; ils s'en donnèrent souvent des preuves dans leurs correspondances secrètes. Veuve quelque temps avant la conspiration où Pichegru se trouvait impliqué, elle vint à Paris. Elle sollicita du grand-juge la

permission de voir son ami. Cette permission lui fut refusée. Cette dame n'avait aucune connaissance à Paris, et, pour des raisons que j'ignore, ne voulait point être connue de la famille Pichegru. Isolée et dépourvue de protections, cette dame fit demander une audience au premier consul, sans néanmoins lui expliquer le sujet dont elle avait à l'entretenir. Elle eut ordre de se présenter. Au premier mot de Pichegru, Buonaparte fronça le sourcil et ne laissa pas continuer la suppliante. — Que puis-je faire pour vous, madame ? Quel intérêt prenez-vous à Pichegru ? Qui êtes-vous ? — Je suis son amie ; je ne sollicite point pour lui, je ne vous demande que la permission de le voir ; partout elle m'a été refusée. — Votre démarche est de la dernière in-

conséquence, les suites peuvent en être funestes.—Je les ai calculées.—Votre ami est un conspirateur, vous le savez.—J'ignore s'il a conspiré, et ce n'est pas pour m'en instruire que je demande la permission de le voir.—Quoi ! vous ne savez rien de ses projets.—Rien, parfaitement rien. J'ai appris son retour et son arrestation, tout le même jour.—Eh bien ! de quelle utilité vous sera cette entrevue ?—J'aurai le plaisir de le voir, d'adoucir un moment ses chagrins. Je lui conseillerai de se mettre au niveau des circonstances, de modérer l'impétuosité de son caractère ; enfin de ne pas se perdre lui-même.—Vous connaissez bien votre ami ! et si vous voulez répondre de bonne foi, vous m'avouerez que vous ne comptez pas beaucoup sur l'espoir de

l'obliger à se contraindre. — Buonaparte garda quelques momens le silence, ensuite il passa dans son cabinet, après avoir fait asseoir cette dame. Il fut quelque temps sans reparaître. Enfin il revint avec deux billets à la main ; l'un des deux était cacheté. Il me donna tout bas l'ordre de le faire parvenir à son adresse : c'était au grand-juge. Cette dame, se doutant à peu près de ce dont il s'agissait, eut le courage de dire au premier consul : Si c'est de ma personne dont vous voulez vous assurer, toute démarche à ce sujet devient inutile. Une voiture m'attend sur le Caroussel, indiquez-moi l'endroit où je dois me rendre, j'y vais suivre l'escorte que vous voudrez bien me donner. — Calmez-vous, madame, lui dit Buonaparte, on n'en veut point

à votre liberté: au contraire, je prie le grand-juge de se relâcher en votre faveur des ordres qu'il a reçus. Demain il vous remettra une permission de voir votre ami; mais je tiens dans ma main un billet qui, si vous parvenez à le lui faire signer, vous garantira cette faveur tout le temps que vous voudrez en jouir. Cet écrit ne compromettra nullement votre ami; c'est tout simplement justice qu'il me rendra, et il ne tiendra qu'à lui qu'il n'en soit jamais parlé: son silence à cet égard, sera toujours le garant du mien. Ecoutez, et je vous fais juge. " Je déclare, " moi Pichegru, que dans l'affaire du " 13 vendémiaire an quatre, le général Buonaparte s'est comporté en " brave militaire et généreux citoyen; " qu'il n'a fait que ce que tout autre

“ aurait fait à sa place ; que si j’en ai
 “ parlé autrement, soit en France,
 “ soit chez l’étranger, c’est par une
 “ suite de mes démêlés avec lui et de
 “ la différence de nos opinions ; que
 “ rien ne me contraint à faire cet
 “ aveu ; que je le dois à la vérité et
 “ au repos de ma conscience, et qu’a
 “ l’avenir tout acte contraire à la pré-
 “ sente déclaration doit être regardé
 “ comme nul et l’effet d’un nouveau
 “ ressentiment envers le général. Fait
 “ à Strasbourg, ce 15 nivôse an 5.”

La suppliante, pendant la lecture de
 ce billet, était devenue pâle ; dans ses
 regards se lisait le peu d’espoir qu’elle
 avait de pouvoir obtenir de son ami
 la signature d’un pareil billet ; si le
 consul eût regardé cette dame dans
 le moment, il en eût fait l’observation.

Cependant elle sut se composer. Le désir de pénétrer jusqu'à Pichegru, de lui sauver peut-être la vie, lui fit oublier momentanément les difficultés qu'elle trouverait à satisfaire les désirs de Buonaparte. J'accepte la commission, lui dit-elle, l'amitié fait aussi des miracles. Je ne négligerai rien pour réussir.—En se cas, voici le billet ; je ne vous dirai pas qu'il ne doit être vu de qui que ce soit. Je m'en rapporte aux dangers que pourrait vous faire courir la plus légère indiscretion à cet égard. Dans tous les cas cet écrit ne peut me nuire, l'écriture n'en est pas de moi.—Il en imposait, c'était lui qui l'avait tracé.

Sitôt que cette dame fut sortie, il fit entrer divers personnages. Je ne pouvais m'empêcher de blâmer la légèreté

avec laquelle il confiait un écrit de cette importance, surtout rédigé de sa propre main. L'amie de Pichegru ne pouvait-elle pas en faire un mauvais usage ? L'accusé lui-même ne pouvait-il pas le produire en justice ? Quelle preuve, en faveur des moyens qu'il se proposait d'employer, pour convaincre le tribunal et le public que Buonaparte était un lâche ambitieux, et le plus vil des intriguans ! Combien j'étais dupe alors ! Le consul n'était point homme à laisser aller ainsi sa proie. Cette dame, dont on n'avait pas même pris l'adresse, fut arrêtée en arrivant chez elle, où deux agens de police l'attendaient. Ils la prièrent de monter dans une voiture qu'ils tenaient prête, et dans laquelle ils la suivirent. On avait adjoint à ces messieurs une

autre personne du même sexe que la détenue ; c'était pour lui tenir compagnie jour et nuit. Il faut avouer que la police d'alors était d'une politesse et d'une prévenance peu communes. Il est vrai que dans la suite cette compagnie ne fut pas discrète ; que même elle se permit d'en imposer, pour se venger, à coup sûr, de ce que sa société n'était pas très-communicative. En effet elle eut beau fabriquer une fable à l'amie du général Pichegru, et lui dire qu'elle était comme elle une victime des persécutions du gouvernement, cette dernière, un peu incrédule de son naturel, persista toujours à la croire la très-humble servante de la police ; c'est pourquoi elle se tint avec elle dans la plus grande réserve : néanmoins ces dames n'avaient

point à se plaindre ; elles étaient sous les verroux, il est vrai, mais ce n'était pas dans une prison, c'était dans une maison particulière, rue de Vaugirard. Un des membres de l'inspection générale avait bien voulu prêter sa propriété pour les recevoir. Les deux pièces, qu'elles occupaient n'avaient d'autres désagrémens que d'être parfaitement isolées, et d'avoir leurs croisées garnies de forts barreaux de fer.

Le lendemain, deux grands personnages de l'inquisition consulaire vinrent, dans deux voitures, chercher les deux prisonnières. Celui qui avait la direction de l'âme de Pichegru se confondit en excuses auprès d'elle, de ce que les circonstances forçaient le gouvernement de la priver pour quelques jours de sa liberté ; mais que les

égards dus à son sexe, et le peu de part qu'elle avait dans ces mesures de rigueur, ne contribueraient pas peu à faire adoucir sa détention. On saura plus bas où j'ai puisé ces détails. Tandis que l'agent de police jouait son rôle de commande auprès de la véritable détenue, qui n'en croyait pas un seul mot, sa compagne jouait une espèce de drame avec l'autre alguazil, qui venait soi-disant la chercher. Que me voulez-vous, lui disait-elle ? Où veut-on me conduire ? Quel est mon crime ? Veut-on ma mort ? J'y consens ; mais, au nom de Dieu, abrégez-en les formalités ! J'ai fait tous les aveux que l'on pouvait espérer. Je l'ai dit à tous ceux qui voulaient l'entendre, je le répète encore ici : oui, les Bourbons me sont chers. Je mourrai avec le plus vif

desir de les voir rentrer au trône de leurs ancêtres. Des larmes alors coulèrent en abondance. Ensuite vint un refus de suivre son guide. Celui-ci, qui sûrement n'avait point l'ordre de la ménager, lui dit avec une sévérité feinte : Madame, je n'ai pas de compte à vous rendre, je ne vous dois aucuns détails ; suivez-moi sans bruit, où je serai contraint d'employer la force ; évitez-moi ce désagrément. Après quelques grimaces, elle suivit son guide qui n'était rien autre chose que son mari.

L'amie de Pichegru la vit partir sans la plaindre ; car elle n'avait pas été un seul instant dupe de cette comédie ; cependant elle m'a juré que toute autre qu'elle pouvait y être trompée, tant le naturel était bien imité. L'agent de police, qui attendait que

la première voiture fût éloignée, n'avait point encore dit à sa prisonnière ou il avait ordre de la conduire. Elle osa le lui demander. Madame, lui lit-il, vous obtenez une faveur que bien d'autres ont sollicitée sans l'obtenir; je vous conduis près le général Pichegru.—En effet le premier consul me l'avait promis; mais d'après ce qui s'est passé, je n'y comptais plus.—Peu d'hommes gardent aussi religieusement leur parole. Elle suivit donc l'hypocrite délateur jusqu'à la conciergerie. Elle attendit quelque temps dans une pièce séparée, après quoi on vint la chercher pour l'introduire auprès de l'illustre accusé.

Avant d'entrer dans le récit de cette entrevue, j'avertis le lecteur que les détails qu'il vient de lire m'ont été

donnés par l'amie du général Pichegru, elle-même que j'eus le bonheur de rencontrer chez mon beau-frère, lors du voyage de Buonaparte à Dijon. Mon beau-frère, qui avait toute sa confiance, l'avait souvent prévenue de ma façon de penser sur le nouvel empereur. Nous liâmes connaissance. Je la priai de me donner les détails de la malheureuse affaire où elle avait figurée. Elle s'y refusa constamment, craignant de se compromettre. Ses soupçons m'offensèrent ; elle s'en aperçut. Alons, me dit-elle, si vous voulez, il ne tiendra qu'à vous que nous nous rendions justice l'un l'autre. Votre frère m'a dit que vous teniez des notes sur Buonaparte, montrez-m'en quelques-unes ; de votre confiance naîtra la mienne. J'acceptai la proposition ;

je lui donnai quelques-unes de mes tablettes : il n'en fallut pas davantage pour obtenir d'elle le récit détaillé que le lecteur a vu plus haut ; elle y ajouta même les détails de l'entrevue qu'elle avait eu avec son malheureux ami. Je n'avais pas besoin de cette confiance ; car j'avais copié le récit de cette entrevue sur la note du sténographe, et des gens apostés pour en recueillir les détails. Cependant je ne fus pas fâché de voir ce récit confirmé par un des principaux personnages. Si le lecteur ne trouve pas dans ce qui suit toute la liaison dont un rapport est susceptible, il n'oubliera pas que c'est un fait copié d'après ce qui en a été écrit par des gens qui ont entendu le tout à travers des communications pratiquées dans les murs ou



autrement ; car j'ignore comment on s'y est pris ; que je ne puis rien changer à ce récit fait à la hâte et tracé comme la parole. Je dirai seulement qu'il est probable que le premier consul avait donné l'ordre de prendre toutes les précautions possibles pour ne point perdre un mot de ce qui serait dit ou fait dans cette entrevue.

Laissons écrire les espions.

“ Avant l'arrivée de la dame, Pichegru se promenait dans la chambre ; il regarda quelque temps à travers ses barreaux ; ensuite il s'assit contre sa table, dans l'intention d'écrire : il y avait du papier blanc, et deux ou trois feuilles remplies d'écriture. Après avoir réfléchi quelques minutes, il se mit à écrire. Il semblait s'applaudir de son travail, qu'il relisait tout bas à chaque

phrase. Tout-à-coup la clef dans la serrure se fait entendre. Aussitôt il se lève, roule ses feuilles écrites, les étend dans sa cravate, qu'il se passe autour du cou. Sa surprise fut extrême en apercevant derrière les guichetiers la dame qu'il reconnut aussitôt. Quoi! vous, madame, dans ces lieux! Quel Dieu vous a donc prêté sa puissance pour vous faire parvenir jusqu'à moi? La dame trop émue s'était évanouie. Ils étaient seuls, car on avait refermé les portes. Pichegru allait appeler du secours, lorsque cette dame le retint. Revenue à elle-même, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre sans pouvoir se parler. Rendus à un état plus calme:—Enfin je vous revois donc, dit-elle au général!—Ce bonheur est si grand que j'ose à peine y

croire! Mais, dites-moi, qui peut vous avoir fait obtenir la permission d'arriver jusqu'à moi, tandis qu'elle est refusée à toute ma famille?—Ne pourrait-on pas nous écouter et entendre ce que nous disons?—Je ne crois pas; l'épaisseur des murs... cependant n'approchons pas de la porte.—Vous me demandez qui peut m'avoir obtenu la permission d'arriver jusqu'ici? Mon ami, je l'avais sollicitée près du grand-juge et n'avais rien obtenu.—Je le crois bien; il a des ordres sévères; d'ailleurs c'est un hypocrite bien digne du maître qu'il flagorne.—Ne sachant comment faire, et voulant à tout prix vous voir, je me hasardai à demander une audience au premier consul. Je l'obtins. Après lui avoir soumis ma demande, et répondu aux diverses ques-

tions qu'il m'a faites, j'ai obtenu la permission de vous voir.—C'est impossible, madame! le lâche ne connaît pas les sentimens de l'amitié! Il y a des promesses, des conditions: il y est intéressé.—Parlez plus bas, je vous instruirai de tout; mais avant, dites moi: ne ferez-vous rien pour vous tirer de cette malheureuse affaire?—Madame, on ne rétrograde pas sur ses opinions; les miennes sont connues: quel que soit le sort qui m'attend, je me prononcerai toujours contre l'astucieux charlatan qui fait, depuis trop longtemps, le malheur de mon pays et celui de l'Europe entière.—Je ne viens pas combattre votre opinion; vous savez que je me suis toujours imposé silence sur ces sortes de matières; mais je viens vous demander si vous ne feriez

pas quelques démarches auprès de votre ennemi ?—Qui ? moi !—Douxement, monsieur, je ne vous propose rien ; je connais vos principes ; mais souffrez au moins que l'amitié, quoique sûre de ne pas réussir, vous laisse entrevoir quelques expédiens. —Madame, il n'en est pas pour moi, dans le sens dont vous venez de me parler. Qui ? moi ! pour prolonger de quelques jours une existence qui doit finir, j'irais salir en un seul jour une vie sans tache et sans reproche ; j'irais, aux yeux de l'univers, implorer la commisération d'un perfide que j'ai signalé comme le plus dangereux et le plus vil de tous les hommes. J'aime à croire, madame, que vous me rendez justice, que vous ne m'avez jamais soupçonné capable d'une pareille indignité.

L'amour que je porte à mon pays, l'honneur et mes principes ont mis entre Buonaparte et moi une barrière d'airain. Il veut mon sang, et sa personne m'est en horreur. Il n'en doute pas ; mais ce qu'il ne sait point, c'est que pour verser ce sang dont il a soif, il faut qu'il me donne pour juges des bourreaux tels que lui. Si, dans les juges, dans les gardes, dans l'auditoire, dans ses satellites même, il est encore quelques restes d'humanité et d'amour pour sa patrie, je répons de ma cause, et sa dernière heure aura sonné. Voilà, dit-il, en arrachant sa cravatte et déployant les papiers qu'il y avait cachés : voilà son arrêt de mort. Là se trouve la masse de tous les forfaits qu'il a commis depuis le siège de Toulon jusqu'à ce jour, soit en Italie, soit en

France. En plein tribunal je démasquerai l'assassin ; je rassemblerai toutes mes forces, je triplerai mon éloquence ; à ma voix, sortiront de leurs tombeaux Frotté, Hoche, d'Enghien, Klébert ; le premier lâchement égorgé, sous le prétexte d'une entrevue, le second empoisonné, l'autre assassiné, le dernier percé d'un coup de poignard. A ces quatre illustres victimes, viendront se joindre les malheureux habitans fusillés dans Lodi, à Pavie, à Venise et dans les Marches ; à leurs cris se mêleront ceux des Français mitraillés sur les degrés de Saint-Roch. Je traînerai l'auditoire dans les nombreux cachots et prisons de la capitale et du royaume. Y verra-t on sans frémir et sans trembler pour soi cette foule d'innocens qu'un monstre y fait

entasser ? Non, madame, de pareilles vérités entraînent la multitude, et qui sait les exposer avec feu, est toujours sûr du triomphe. — Croyez-vous, monsieur, qu'on ne vous imposera pas silence ? Buonaparte n'aurait-il pas prévu votre dessein, et donné des ordres en conséquence ? — Il ignore mon projet : on m'a donné huit feuilles de papier, je dois, il est vrai, les représenter écrites ou non ; mais j'avais su m'en procurer d'un autre côté. — Hélas ! ne craignez-vous pas que l'on vous fouille, que l'on visite vos effets ? — J'ai déjà subi cette inspection : en tout cas, avant de m'arracher cet écrit il faudrait m'arracher la vie. — Mais, monsieur, avant de recourir à ces extrémités, s'il était des moyens.... — Le général se leve tout-à-coup, et

prenant les deux mains de son amie :
Tenez, ma chère ! c'est en vain que vous
balancez, vous avez quelque chose à me
communiquer ; on ne vous a point
laissé pénétrer jusqu'ici sans y mettre
des conditions ; on nous laisse sans
témoins : on a fermé la porte crainte
de nous gêner, en voilà plus qu'il
faut pour me convaincre que vous
avez quelque chose à me dire. Ne me
céléz rien, je vous en prie, et quelle
que soit la commission dont on vous
a chargée, je vous engage à vous en
acquitter.—Oui, monsieur, puisqu'il
faut vous l'avouer, j'ai quelque chose
à vous remettre ; mais jurez-moi, sur
l'honneur, de m'écouter avec calme,
de ne point m'interrompre, de lire
le billet que je vais vous remettre,
de me le rendre ensuite signé ou non

signé. — Je vous jure, sur l'honneur, tout ce que vous exigez, puisque vous me laissez la liberté de signer, ou de refuser ma signature. — Mon ami, je suis moi-même prisonnière d'Etat; je devais m'y attendre, en sollicitant la permission de vous voir; mais ce malheur est bien compensé par le plaisir que j'éprouve aujourd'hui. Je n'ai donc obtenu cette faveur insigne qu'à la condition seule de vous remettre ce billet et de vous engager à le signer. On compte beaucoup sur mes instances auprès de vous, et sur notre ancienne amitié. J'ai tout promis; mais, mon digne ami, je me borne aujourd'hui à vous remettre cet écrit; je n'ajouterais pas un seul mot en sa faveur ou contre lui; imitez-moi; vous me l'avez juré. Pichegru prit alors le billet, le

parcourut avec un sourire dédaigneux, et le remit à celle qui le lui avait donné. Il ajouta : Ah ! madame, quelle pièce à réunir à mon mémoire ! L'écriture est de lui ; ce serait un coup de mort ! Mais l'amitié me défend de le garder ; je vous perdrais. — Et vous aussi, monsieur ; car on se porterait aux plus grandes extrémités pour vous arracher une pièce aussi importante — O le lâche ! il m'a jugé d'après lui. — Votre serment, monsieur ; je n'enfreins pas le mien. — Vous avez raison. Et vous, mon amie, vous, privée de votre liberté pour moi, ce nouveau malheur me . . . — Pourquoi, malheur, je suis de cent lieues plus proche de vous ; comptez-vous cela pour rien ? — Femme généreuse ! dites moi, comment allez-vous lui remettre son billet ? Je ne le remet-

traï jamais qu'à lui. Quelque soient ses ordres, j'aurai donc l'occasion de parler à lui-même. Peut-être obtiendrai-je quelque chose ; les circonstances pourront m'inspirer. — Vous avez raison ; l'honneur, le courage et l'espérance, voilà ma devise. — Mon digne ami, en lui serrant la main, je vous quitte Des larmes roulaient dans ses yeux. Ils frappèrent à la porte, on vint leur ouvrir, et ils se séparèrent.

Certifié vrai, D. B. V.

Le même inspecteur qui l'avait amenée à la conciergerie la reconduisit dans sa prison, rue de Vaugirard. Une scène d'un autre genre l'y attendait. Elle y trouva sa prétendue compagne d'infortune. Ah ! madame, lui dit-elle en fondant en larmes, combien je

vous plains si vous avez été tourmentée comme moi ! Les cruels ! je leur ai fait tous les aveux qu'ils ont voulu ; leur barbarie n'est point encore satisfaite ; ils veulent que je compromette des gens d'honneur, que je ne connais que pour de fidèles serviteurs du roi. Non, madame, je préfère la mort à l'ignominie. Vous ne me plaignez point, madame, je le vois ; vous avez sur moi des soupçons qui peut-être justifient les machinations abominables que le gouvernement d'aujourd'hui met en œuvre pour perdre une foule d'honnêtes gens. Vous ne me rendez pas justice, et vous me privez d'un bien doux plaisir, celui de verser mes chagrins dans le sein d'une véritable amie, et d'en recevoir des consolations. L'amie de Pichegru, que cette comé-

die commençait à ennuyer, lui dit sèchement: Mes chagrins, madame, ne sont point de nature à être partagés; quant aux vôtres, je ne cherche point à les pénétrer. Ensuite elle se retira dans la chambre qui lui était destinée: Il est probable que la dangereuse comédienne écrivit à ses chefs, qu'elle était inutile à son poste, car le lendemain on vint la chercher sous prétexte de la changer de prison. Cette anecdote est une leçon précieuse pour ceux ou celles que le malheur conduit dans les prisons d'Etat. Elle leur prouve jusqu'à quel point il faut être conséquent dans les liaisons que l'on y forme, et réservé dans ses confidences.

Le lendemain de l'entrevue avec Pichegru, S. et D. vinrent en voiture chercher cette dame et la conduisirent

à Saint-Cloud. Elle fut introduite chez le consul, qui la reçut dans son cabinet. C'est d'après les détails qu'elle m'a donnés à Dijon que je vais décrire cette scène à laquelle je n'assistai pas, étant resté auprès de M. M aux Tuileries.

A peine cette dame fut-elle entrée, que le consul lui dit avec un rire sardonique : Eh bien, madame ! votre ami a-t-il payé la perte de votre liberté de quelques complaisance ? L'amitié a-t-elle fait des miracles ? Il régnait dans ces deux demandes un ton d'insulte et de mépris si perçant, que cette malheureuse dame en fut atterrée.

Comment, ajouta-t-il cruellement : Vous ne répondez pas ? Allons, je vois cela, vous n'avez pas de bonnes nouvelles à me donner ; calmez-vous ;

jamais votre ami n'a trop aimé à me faire plaisir. C'est réellement un malheur pour lui. Enfin, que vous a-t-il dit? ne me cachez rien, je suis accoutumé à ses éloges? Elle ne lui répondit qu'en lui remettant son billet. Il ne prit pas la peine de l'ouvrir, il le jeta sur son bureau. C'est alors qu'oubliant ce qu'il devait à son rang, et le respect que l'on doit au malheur, il continua de persifler indignement l'amie de Pichegru. Si dans votre jeunesse, lui dit-il, vous n'avez pas eu plus d'empire sur le cœur de votre ami, je doute qu'il vaille les chagrins qu'il vous causé aujourd'hui. Il y a vraiment des hommes qui sont d'une ingratitude qui surpasse. Mais j'oubliais de vous demander si vous avez bien plaidé ma cause, ou plutôt la vôtre et la sienne?

Quoi donc ! vous êtes pétrifiée ! cet homme-là vous aura brusquée ? Peut-être une autre fois serez-vous plus heureuse, et il la congédia. Profondément émue de Pironie du premier consul, elle soupirait après le moment d'être seule pour donner un libre cours à ses larmes. Ne voyant personne la suivre, elle se crut libre ; mais cet espoir lui fut bientôt ravi ; à peine fut-elle dans la première cour, que son lâche guide vint d'un ton mielleux lui offrir le bras : sa vue lui fit une telle impression dans le moment, qu'elle ne put retenir un cri d'effroi. L'hypocrite essaya de la rassurer ; elle ne l'écouta même pas. Sitôt qu'elle fut dans la voiture elle s'abandonna toute entière à sa douleur ; ses larmes coulèrent en abondance. Un double

sujet de frayeur vint encore augmenter ses craintes. Où la menait-on maintenant? Que voulait-on faire d'elle? Cependant, lorsqu'arrivée à Paris elle vit prendre le chemin du boulevard, ensuite celui de la rue de Vaugirard, elle fut un peu plus tranquille. Arrivée à sa prison, elle trouva un nouveau visage: c'était une fille de trente ans à-peu-près, destinée à la servir. Cette fille était bonne, douce et simple. Pendant quarante-sept jours que l'amie de Pichegru resta dans cette maison, elle n'eut qu'à se louer de sa chambrière. Elle est maintenant avec elle au Puy-en-Velay; car cette dame, en sortant de la Force, où pendant treize mois elle fut séparément détenue sous un autre nom que le sien, elle fit rechercher cete fille et l'emmena avec elle.

Le soir même du jour de l'entrevue de cette dame avec Pichegru, Buonaparte reçut, comme il l'avait demandé, le détail de leur entretien : ce fut son aide-de-camp qui le lui remit ; mais ce n'était point l'original, ce n'en était qu'une copie, dans laquelle on avait adouci tous les termes outrageans dont le général Pichegru s'était servis. Il s'en aperçut, parce que le papier était propre, les phrases en ordre et les mots sans abréviations. Ceci, dit-il, à son aide-de-camp, n'est point la note du sténographe ; retournez vite chez le grand-juge et dites-lui que je veux l'original et non pas de ses œuvres. Au bout d'une demi-heure l'aide-de-camp revint avec la note désirée. Le consul était alors enfermé avec le général Murat. Il m'avait donné l'or-

dre de lui remettre de suite le paquet que rapporterait l'aide-de-camp. Il n'en fit point part à l'heure même au général. Le lendemain il y eut un conseil secret où assistèrent trois personnages seulement, messieurs C., M., M.; il y fut résolu que Pichegru ne paraîtrait point au tribunal; que sa hardiesse, son éloquence et sa rare intrépidité pouvant compromettre le premier consul et la sûreté de l'Etat, il était urgent d'attaquer le mal dans sa racine. Alors Pichegru fut condamné à l'unanimité à mourir sous les verroux. Le genre de mort les embarrassa quelque temps. Buonaparte trancha la question en leur disant: Messieurs, il me suffit que vous ayez jugé que ce conspirateur ne doit pas, pour le bien de l'Etat, mourir publiquement par la main d'un

bourreau. — Je ferai aviser aux moyens de s'en défaire secrètement et sans bruit. C. et M. observèrent qu'il fallait terminer cette affaire plutôt que plus tard; car avec un pareil homme, il y avait beaucoup à craindre: le dernier surtout appuyait pour que la chose se fît d'une manière à pouvoir persuader le public que Pichegru s'était suicidé. Je ferai plus, dit le consul, je veux qu'un procès verbal constate le suicide, et que tout Paris l'apprenne sans délai. Le lendemain Buonaparte se consulta avec S. et M. sur les moyens de mettre à exécution le projet de la veille. S. proposa de faire choix de quatre gendarmes, de les payer grassement, et d'aller sur le minuit à la prison de Pichegru, et sous prétexte de le transférer autre part, on le ferait passer

dans les corridors les plus isolés, et que là les gendarmes le poignarderaient tout à-coup ; qu'ensuite on le porterait dans sa chambre, et que près de lui on laisserait un poignard teint de sang pour faire croire à son suicide. M.... rejeta vivement cet avis, en assurant que jamais un gendarme ne se prêterait à son exécution.... S. lui cita l'affaire du duc d'Enghein. C'était autre chose, répliqua M.... L'affaire du duc d'Enghein était une exécution militaire, d'après un jugement rendu, et terminée par peloton commandé par un officier. Un poison subtil me paraîtrait plus convenable. Le consul ne leur prêtait déjà plus d'attention ; il se promenait en songeant, ensuite revenant à eux, il leur dit : Ne cherchez plus. Pichegru sera étranglé cette

nuît, et pour l'exécuter j'ai trouvé les gens qu'il faut. Je vous les donne en dix à deviner. Sur leur aveu qu'ils ne savaient sur quels gens arrêter leur pensée : Eh bien ! leur dit-il, je lui expédierai quatre de mes mameloucks. J'en ai précisément plusieurs qui ne parlent pas un mot français ; au surplus, je saurai bien les faire taire. Les deux coupables flatteurs applaudirent à l'ingénieuse cruauté du consul.

La nuit même à une heure, quatre robustes mameloucks, à la tête desquels étaient quatre estafiers de la haute police, furent très-secrètement introduits dans l'intérieur de la Conciergerie ; on avait pris soin d'éloigner du lieu de cette horrible exécution tout ce qui aurait pu en entendre le bruit et s'y porter. Les assassins en chefs

étaient placés dans les avenues en attendant le résultat.

A peine la porte du cachot de Pichergu fut-elle ouverte, que les quatre mamloucks, à demi-ivres, se précipitent sur l'infortuné. Ils s'étaient levés au bruit des verroux. Il couchait avec son caleçon. Autour de sa cuisse gauche était la cravatte dans laquelle étaient ses précieux papiers. Quoique surpris par ses assassins, il roulait pêle-mêle avec eux ; ils eurent toutes les peines du monde à lui passer le nœud fatal. L'infortuné n'avait poussé qu'un cri ou deux que ses bourreaux l'avaient étouffé. Les chefs arrivés, et certains qu'il n'existait plus, jetèrent le cadavre sur le lit, s'emparèrent de la cravatte qui renfermait ses papiers, firent une exacte perquisition partout. Ensuite ils firent

une espèce de corde avec la même cravatte qu'ils passèrent au cou du cadavre en la tortillant fortement avec un bâton de chaise, comme si l'infortuné s'était suicidé. Le lendemain, le porteclefs, qui n'était point dans le secret, fut effrayé à la vue du général étranglé sur son lit. Il courut en prévenir le concierge. Celui-ci feignit la surprise, et en fut prévenir des gens qui le savaient aussi bien que lui. L'évènement fut constaté par un procès-verbal concerté d'avance en conférence secrète ; et le même jour, tout Paris lut dans les journaux que le général Pichegru s'était étranglé dans sa prison, avec sa cravette et un tortillon. Ainsi finit le vainqueur de la Hollande. Quatre malheureux africains tranchèrent les jours d'un homme dont le courage et le génie pouvaient

dignement servir la France et son roi. J'ignore si ce que m'a dit M. de L....., mon ami, est vrai; il m'a juré que les mêmes quatre mameloucks avaient été fusillés la nuit d'ensuite dans la plaine de Grenelle. J'appris seulement d'un lieutenant de la compagnie, que depuis huit jours il leur manquait sept hommes; mais il n'en savait pas davantage, et je ne jugeai pas à propos de l'instruire du sujet de ma curiosité.

Cependant Buonaparte, très-certain que son dangereux ennemi n'existait plus, parut beaucoup plus tranquille. Mais il ne put dissimuler son mécontentement contre les rédacteurs du procès-verbal. Il faut, dit-il à D....., que vos agens soient les plus stupides, et les plus ignorans de tous les hommes. La manière dont ils racontent le sui-

cide en démontre l'impossibilité. Comment peut-on faire croire qu'un homme puisse se tortiller lui-même un mouchoir autour du cou et s'étrangler? Sitôt que le tortillon aurait serré la jugulaire, n'est-il pas prouvé que l'individu ne conserverait plus assez de force pour achever sa destruction? N'était-il pas plus simple de publier qu'il s'était pendu dans sa prison. Si cette gaucherie est un effet de la malveillance, je le saurai, je vous l'assure.

Quoiqu'il en soit, rien ne pouvait plus s'opposer à ses projets. Moreau partait pour le Nouveau-Monde, Pichegru n'existait plus, les royalistes marchaient à l'échafaud, et le sang du duc d'Enghien avait rangé tous les Jacobins autour de l'ambitieux. La

plupart des cours étrangères ayant besoin de repos, n'attendaient que la décision du procès de Moreau pour se déclarer en faveur du nouvel empereur, et le reconnaître avec ce titre. Dans tous les cabinets il était des ministres achetés à la cause du consul. La Prusse seule coûtait trente millions, et cette exigeante vénalité du cabinet prussien fut la principale cause de la haine qu'il portait à ce malheureux royaume, que dans la suite il accabla des plus odieuses vexations. Les ministres de Berlin furent, je l'avoue, d'une sévérité et d'une dureté sans exemple. Le consul était indigné de leurs procédés ; mais ce n'était pas le temps d'éclater ; et cependant si la correspondance de son ambassadeur eut été interceptée, la Prusse aurait vu à

découvert les sentimens du nouvel empereur à son égard. Il écrivait à son envoyé, sous la date du 14 germinal an 12 :—“ Vous recevrez un torrent
“ d’or ; abreuvez ces éponges, puis-
“ qu’il le faut ; mais soyez bien assuré
“ qu’elles me préparent un bien doux
“ plaisir pour l’avenir, celui de leur
“ prouver que j’ai bonne mémoire”.
Le 12 floréal, son secrétaire lui composa le discours qu’il prononça au comité secret qui eut lieu à Saint-Cloud le 17 du même mois. Ce comité n’était composé que de quarante-trois personnes, toutes prises dans les premiers corps de l’État, principalement dans le Sénat. Dans le nombre, on avait glissé les meneurs chargés de donner la direction. Le consul, bien préparé depuis huit jours, leur prononça, du

ton le plus humble, le discours suivant :

“ MESSIEURS,

“ En vous rassemblant autour de moi,
 “ je n’ai d’autres vues que de vous
 “ pressentir sur un évènement dont
 “ les résultats doivent assurer la gloire,
 “ la tranquillité et le bonheur de notre
 “ patrie. Depuis long-temps la capitale
 “ et les départemens font circuler
 “ autour de moi une foule d’adresses
 “ dont le vœu bien exprimé serait de
 “ voir centraliser le gouvernement
 “ dans une seule famille.

“ S’il faut les en croire, un chef
 “ unique, élu suivant les constitutions
 “ de la république, et le vœu du peuple
 “ français consulté, un chef unique

“ auquel se rattacheraient toutes les
“ autres autorités, briserait à jamais
“ le point de mire de l'ambition,
“ anéantirait de coupables espérances,
“ donnerait plus de consistance à l'É-
“ tat, et plus de garantie aux cours
“ étrangères.

“ L'opinion de mes concitoyens,
“ trop indulgens à mon égard, me fait
“ une loi de ne point vous dévelop-
“ per les avantages d'un pouvoir hé-
“ réditaire, mitigé par des lois sages
“ et sacrées. Oui, messieurs, de toutes
“ les peines qui peuvent m'atteindre
“ aujourd'hui, la plus cruelle, sans
“ doute, serait de me voir un seul
“ instant soupçonné d'ambition. A
“ cette idée seule, je sens mon cœur
“ péniblement se resserrer. Cependant
“ je suis ambitieux ; oui, messieurs,

“ je le suis ; oui, je désire vivement
“ de voir la France au premier rang
“ des puissances de l’Europe ; de la
“ voir tranquille dans l’intérieur, res-
“ pectée au dehors, et redoutable à
“ quiconque oserait s’en déclarer l’en-
“ nemi. Pour atteindre ce grand but,
“ il n’est rien que je n’entreprenne,
“ surtout quand j’ai la douce convic-
“ tion que vous me seconderez de
“ vos lumières et de vos conseils. Voilà,
“ messieurs, l’unique ambition qui me
“ dévore : sentiment précieux auquel
“ je m’abandonne avec délices, auquel
“ je sacrifierai, s’il le faut, jusqu’à la
“ dernière goutte de mon sang.

“ Ces honorables dispositions, vous
“ les partagez sans doute comme
“ moi, et j’ose vous en demander une
“ preuve bien éclatante. Premier ma-

“ gistrat de l’Etat, je vous prie, mes-
“ sieurs, de m’oublier dans vos déci-
“ sions. Un résumé d’aussi grande im-
“ portance ne doit être influencé ni
“ par ma dignité, ni par les faibles
“ services que j’ai rendus à mon pays,
“ et qui m’ont acquis votre honorable
“ estime. Votre opinion doit être vier-
“ ge ; elle doit jaillir de la sincérité
“ de votre cœur, de la pureté de vos
“ principes, et surtout de l’intérêt
“ sacré que chacun de vous doit pren-
“ dre à la prospérité de l’Etat. Re-
“ tournez, messieurs, parmi vos col-
“ lègues, instruisez-les de mes dispo-
“ sitions ; dites-leur bien que l’individu,
“ quel qu’il soit, n’est rien quand il
“ s’agit du bonheur général. Engagez-
“ les à bien parcourir, à bien scruter
“ les différens hommes de mérite que

« la France possède aujourd'hui. Si
 « dans le nombre ils rencontrent quel-
 « qu'un plus digne que moi de tenir
 « les rênes de l'Etat, assurez-les que
 « je les lui remettrai sans regrets ; que
 « je serai le premier à reconnaître son
 « nouveau titre, et que je le servirai
 « de tous les moyens qui sont en mon
 « pouvoir. S'il est beau d'être à la tête
 « des lois du premier peuple monde,
 « il n'est pas moins glorieux de servir
 « celui que la nation a rendu dépositaire
 « de ces mêmes lois. »

Ce discours, monument historique
 du regne de Napoleon, est un chef-
 d'œuvre d'adresse et d'ambition. Si,
 dans cette harangue, l'ambitieux perce
 à chaque mot ; si, dans chaque phrase,
 il se met en évidence, il se propose,
 il se nomme, c'est avec tant de fran-

chise, avec tant de loyauté, avec des sentimens si nobles, qu'on, est forcé de convenir qu'il est digne de ce qu'il veut faire croire ne pas désirer. Il faut se reporter aux lieux et aux temps, pour connaître tout le mérite de ce discours. C'était pour le Sénat un piège à découvert, que dans les circonstances il ne pouvait éviter. Cette harangue n'avait point été préparée pour ceux qui l'écoutaient seulement, mais bien aussi pour que ceux-ci en fasse circuler les expressions parmi leurs collègues et dans les diverses sociétés. Buonaparte mit dans son débit beaucoup d'onction et de douceur. Quelques traits même furent rendus avec chaleur et dignité. Jamais orateur ne fut plus subitement convaincu d'avoir produit l'effet qu'il s'était promis. A

peine eût-il fini de parler, que l'auditoire ne put retenir un léger murmure d'approbation. Ce n'était pas l'éclat approbateur de quelques courtisans vendus aux volontés d'un maître, c'était l'expression franche d'une émotion naturelle généralement partagée.

M. R...., créature du consul, chargé secrètement de lui répondre, n'eut besoin alors ni de grandes phrases, ni de beaucoup d'éloquence pour s'acquitter de sa commission. Citoyen consul, lui dit-il, mes collègues et moi vous refusent aujourd'hui une réponse qui, d'après les sentimens que vous venez d'exprimer, blesserait à coup sûr votre modestie. Dans quelques jours, le Sénat en corps vous transmettra cette réponse, que vous pourriez lire à l'instant dans

“ les traits des personnes qui vous entourent.”

“ Je vous remercie, messieurs, ajouta Buonaparte ; quelle que soit la réponse du Sénat, il me verra toujours disposé à suivre ses décisions, bien convaincu que je suis, qu’elles seront toujours dans le sens du bonheur général et de la prospérité de l’Etat.”

Il y eut un grand dîner à la suite, Buonaparte rayonnait d’espérance et de satisfaction. Son but était rempli et ses desseins couronnés. Malheureusement pour lui il ne sut point se faire une idée paisible du rôle qu’il allait jouer. L’immensité de l’espace qu’il franchissait, lui fit perdre la tête. En cela il était excusable. Il n’est pas dans la nature de l’homme, quel qu’il soit,

de n'être point ébloui de l'éclat d'une couronne, si le trône ne fut point son berceau. Un plus sage usurpateur que Napoléon a consacré cette vérité. Le protecteur d'Angleterre, disait à milord Duncan : " Je puis porter le fardeau de l'Etat, mais l'éclat dont il m'environne m'importune et m'humilie."

Buonaparte, inaccessible aux affections calmes, ne pouvait, comme Cromwell, être humilié, parce que ce dernier faisait intérieurement des comparaisons de ce qu'il aurait dû être comme roi légitime, de ce qu'il était comme usurpateur. La comparaison n'étant point à son avantage, il en résultait une secrète humiliation qu'il eut plusieurs fois la franchise d'avouer. Buonaparte, plus rétréci, plus orgueilleux que le protecteur, n'osa jamais

se mettre en parallèle avec les rois qu'il remplaçait. Alors il évitait l'humiliation qui en serait résultée. Mais il ne pouvait éviter l'embarras des détails d'un rôle qu'il n'était pas né pour remplir. Je jure sur ma tête que Buonaparte a fait tous ses efforts pour acquérir cet air de douceur et de bonté si naturel à nos anciens rois, non pas qu'il aurait voulu être sincèrement doux et affable, il ne désirait que paraître tel et le faire croire à ceux qui le hantaient. Si quelque chose peut excuser la dureté de ses manières et le laconisme sévère et dédaigneux de ses paroles, c'est qu'il lui était moralement et physiquement impossible d'être plus doux, plus affable et d'un plus facile abord.

A peine fut-il sur le trône de Henri IV.

qu'il s'aperçut qu'il lui serait impossible de singer les vertus sociales des descendans de ce bon roi, que le dépit lui faisait nommer un roi bourgeois, un roi de la canaille. Aussitôt il crut remplacer les douces qualités de nos anciens princes, par des sentimens tout-à-fait contraires. A leur douceur, il substitua une sévérité dédaigneuse ; à l'affabilité de leurs paroles, un laconisme affecté ; à l'aisance des manières, une pantomime de convention ; à la facilité de leur abord, une réception sourcilleuse et souvent repoussante ; enfin il crut remplacer la dignité de leurs commandemens par un ton despotique et toujours absolu.

On reprochait à Boileau que jamais un vers de sentiment n'était écoulé de sa plume ; on peut dire à plus juste

titre que jamais il n'est sorti de l'âme de Buonaparte une seule phrase affectueuse et sensible, excepté dans ses rôles étudiés. C'était porter l'impudence jusqu'à l'excès, que de lui prêter les phrases que le public a lues avec tant de bonhomie dans les divers écrivains chargés de faire une réputation à ce conquérant. Combien de fois j'ai fait, sous ce rapport, l'épreuve de la bassesse et de la mauvaise foi de ses flatteurs ! Je me faisais un malin plaisir de leur raconter des faits dont seul j'avais été témoin, qui ne signifiaient rien du tout, si toutefois ils n'étaient pas à la charge du prince. J'avais, quelques jours après, la satisfaction de voir mes petites confidences fournir un article au *Moniteur*. Le fait était embelli, tronqué, défiguré, le tout à

l'avantage de l'idole. Quand ces petites manœuvres de la classe adulatrice ne nuisaient à personne, je me contentais de les mépriser en secret ; mais j'étais réellement indigné de voir la turpitude de certains courtisans, révéler des couleurs de l'humanité, de la grandeur et de l'indulgence, des phrases cruelles, outrageantes et triviales. C'est en quoi, je l'avoue, ses flatteurs ont excellé.

Tout le monde connaît le discours qu'on lui fit tenir à madame de Polignac, implorant à genoux la grâce de son mari, Certes, ce qu'on fait au consul est grand, généreux, sublime même ; mais comparez-le avec ce qu'il lui a véritablement dit. En voici un extrait, Jugez.

“ Je puis pardonner à votre mari,

“ madame ; quelques actes de clémence
 “ au commencement de mon règne,
 “ ne sauraient me nuire.”—Ensuite
 il ajouta à cette phrase impolitique,
 le propos suivant, d’une grossièreté
 indigne du rang qu’il usurpait.

“ Ceux qui emploient votre mari et
 “ consors, savent bien qu’ils risquent
 “ peu de choses, car s’ils y eussent
 “ attaché quelque prix, ils ne les
 “ auraient point engagés dans des
 “ entreprises aussi bêtement con-
 “ gues”

Il dit à madame Rochelle, qui ob-
 tint aussi la grâce de son fils, “ Votre
 “ fils est un mauvais sujet. C’est une
 “ preuve que ses parens ne valurent
 “ jamais grand chose ; les enfans sont
 “ ce que nous les faisons.” Main-

tenant, applaudissez, messieurs, s'il est possible.

Je dois à la vérité, que souvent Buonaparte a paru surpris de pareilles impostures. Il disait un jour, au maréchal Duroc, qui lui lisait le *Moniteur*. “ Il faut avouer, mon cher Duroc, que les courtisans sont une classe d'hommes que le ciel favorise singulièrement. Ils voient le double des autres ; ils entendent même ce qui n'a pas été dit ; car, je tel'avoue, ils me prêtent là de beaux discours, dont je ne me souviens pas d'avoir dit un seul mot. Enfin que veux-tu ? Puisque c'est pour la plus grande gloire de l'État, à eux le champ.”

Le soir même, le grand écuyer en fit le sujet d'un badinage assez piquant.

“ Messieurs, leur dit-il, l'empereur

“ vous félicite sincèrement de votre
 “ heureuse mémoire. Il vous remercie
 “ de ne point laisser perdre une foule
 “ de belles paroles, que sans vous il
 “ ne soupçonnerait jamais avoir dites,
 “ Heureux les princes dont les amis
 “ devinent et publient les discours
 “ qu’il aurait pu tenir !”

La scène fut d’autant plus plaisante,
 que les courtisans se disaient les uns
 aux autres. Un tel, ce billet n’est-il
 pas à son adresse ? Chacun renvoyait
 la balle à son voisin, tant il en coûte
 d’avouer une bassesse, même à l’être
 le plus immoral.

Le lendemain de la tenue du comité
 secret à Saint-Cloud, Buonaparte don-
 na les ordres nécessaires à la confec-
 tion de tous les attributs d’un empereur ;
 son épouse était alors indisposée à la

Malmaison. Il lui écrivit la lettre suivante :

“ Je vous avertis, madame et chère
“ épouse, que la France est à la veille
“ de s’acquitter envers moi. Dans quel-
“ ques jours votre époux sera proclamé
“ empereur des Français. Commencez
“ des aujourd’hui à vous mettre à la
“ hauteur du rang illustre auquel je
“ veux bien vous associer. Si le trône
“ où vous allez prendre place est de-
“ venu, par mes victoires, le premier
“ trône du monde, procurez-moi la
“ douce satisfaction d’entendre dire
“ que vous êtes digne de marcher à côté
“ des premières princesses de l’uni-
“ vers. Disposez les personnes qui
“ vous entourent à ce nouvel ordre de
“ choses. L’impératrice des Français
“ ne doit plus être madame Buona-

“ parte, encore moins l'épouse du
 “ premier consul,

“ Cette lettre n'étant à d'autres fins,
 “ je prie Dieu, madame et chère épou-
 “ se, qu'il vous ait en sa sainte et digne
 “ garde.”

*Donné au Palais de Saint-Cloud,
 le 18 floréal, et la première année de
 notre règne.*

Signé NAPOLEON.

J'observe que c'est la première fois
 qu'il fit usage de cette formule, *que
 Dieu vous ait en sa sainte et digne
 garde.* Il fallait être bien infatué de sa
 dignité future, pour écrire ainsi à son
 épouse.

Cette lettre, copiée sur l'original,
 prouve deux choses. La première, que

Buonaparte était parfaitement sûr des dispositions du Sénat à son égard. La seconde est une preuve sans réplique que cet ambitieux était si pressé de jouir de sa nouvelle dignité, qu'il n'attendit pas même que le Sénatus-consulte lui eût déféré le titre d'empereur pour en prendre le nom, et disposer sa maison aux respects, aux égards dus à son nouveau rang.

Ce qu'il y a de certain et même de surprenant, c'est que cette lettre à Joséphine est du 18 floréal an 12, et que le Sénatus-consulte organique qui défère le titre d'empereur à Buonaparte, ne fut décrété que le 28 du même mois. Enfin, ce jour si vivement désiré, vint mettre le comble à l'ambition d'un homme qui, dans la suite, ne se contenta pas d'un trône.

Le 28 floréal, Buonaparte était à Saint-Cloud. Toute sa maison avait reçu l'ordre la veille d'être à son poste et dans la plus grande tenue. Le consul, depuis quatre à cinq jours, faisait de fréquentes répétitions du rôle qu'il devait jouer dans cette grande affaire.

Le Sénat, en décrétant le Sénatus-consulte qui déférait le titre d'empereur à Napoléon Buonaparte, avait arrêté de se transporter sur l'heure à Saint-Cloud, afin de le lui présenter. Il se mit donc en marche accompagné de quelques corps de troupes.

Le Sénat, à son arrivée, fut introduit auprès du premier consul. Le président, Cambacérès, lui prouva, dans un discours assez concis, que la France ne se croyait point encore quitte envers lui, et qu'elle se trouvait trop

heureuse de ce qu'il voulait bien recevoir la couronne impériale. J'étais fort mal placé au commencement du discours, je ne voyais point le consul. J'avais trop d'intérêt à l'examiner dans un moment aussi solennel, pour ne point essayer de trouver une place plus favorable à mon dessein. Enfin j'y parvins. Je me trouvai bientôt en face du nouveau monarque. Il était debout et découvert; sa contenance était roide et embarrassée; sa main droite était sur son estomac, cachée et soutenue par son habit à demi boutonné; sa gauche était appuyée sur sa hanche, le haut du corps un peu panché en arrière, la tête élevée et le regard fixe. A chaque période du discours qu'on lui adressait, il faisait

un léger mouvement de tête, exprimant à peu près qu'il remerciait l'orateur. Sitôt que celui-ci eut fini, le premier consul lui répondit : " Qu'il
" acceptait le titre que le Sénat croyait
" utile à la gloire de la nation. Il ajouta,
" tout ce qui peut contribuer au bien
" de la patrie est essentiellement lié
" à mon bonheur.... "

Quand on réfléchit à cette dernière phrase, et que l'on pense à tous les maux que nous a causé celui qui l'a prononcée, on est humilié de n'avoir pas vu une seule cour souveraine retracer au despote et ses devoirs et les promesses qu'il fit en recevant le diadème.

A peine le Sénat se fut-il retiré, que Buonaparte reprit plus d'aisance et d'à-

plomb ; il parut être déchargé d'un fardeau. Quoique soucieux, son contentement était visible.

“ Je pourrai donc maintenant donner à ce peuple l'attitude que je lui désire depuis long-temps. De grandes choses vont éclore.....Le faisceau est fait.... ; c'était le plus fort.”—
 Quelle suite ! (J'ignore quel sens il attachait à ces derniers mots ; l'éloignement m'empêchait d'entendre le reste).
 Ce fut un spectacle bien digne de l'observateur et du philosophe, que le changement qui s'opéra tout à coup, non seulement dans la personne de Buonaparte, mais généralement dans tout ce qui fut obligé de l'approcher. Son intéressante épouse ne fut point exempte de la métamorphose ; elle ne l'abordait plus qu'avec réserve et di-

gnité. Je ne vis plus de ces épanchemens dont elle seule faisait les frais. La mort du duc d'Enghien, celle de Pichegru, l'exil de Moreau, l'avaient cruellement affectée. Son époux ne tenait plus la même place dans son cœur; intérieurement elle se reprochait cette teinte de refroidissement involontaire. Elle voulut étouffer d'affreux souvenirs; vains efforts. " Ils sont
" toujours là, disait-elle à madame de
" L....., en mettant la main sur son cœur,
" le souvenir de ces illustres victimes.
" me suit partout, ma chère dame. Que
" cela me fait de mal! Je veux n'y plus
" penser, et cependant je ne le puis. La
" vue de mon époux me reporte tou-
" jours au moment de leur supplice."
De là cette mélancolie secrète qu'elle ne dissimulait qu'avec beaucoup d'ef-

forts, et que des peines d'un autre genre devaient augmenter quelques années après. Cependant ce refroidissement secret de Joséphine pour son époux, changement dont j'avais suivi toutes les gradations, fut toujours un secret pour les courtisans. Buonaparte, et c'est ce qui m'étonne, fut, je crois, le seul qui s'aperçut que son épouse n'était plus la même pour lui ; mais il était loin de pénétrer les véritables causes de ce changement. Il l'attribuait simplement à la dignité de son nouveau rang. Il lui écrivait sous la date du 5 vendémiaire an 13 :

“ MADAME ET CHERE EPOUSE,

“ D'après ce que j'avais dit à mon
 “ frère, je croyais, à mon retour, vous
 “ retrouver aux Tuileries. Depuis

“ quelque temps la Malmaison vous
 “ est bien chère ; l'éclat du diadème
 “ vous éloignerait-il de votre époux ?
 “ Si le respect et la réserve sont main-
 “ tenant des devoirs pour tout ce qui
 “ m'environne, ces obligations ne sont
 “ point faites pour vous. Plus grand
 “ est le fardeau des affaires, plus j'ai be-
 “ soin de votre présence. Ce n'est point
 “ l'empereur qui desire votre retour,
 “ c'est toujours votre époux.

NAPOLEON.

En lisant les lettres de Buonaparte
 à son épouse, j'ai toujours été surpris
 et du style et des sentimens qu'elles
 exprimaient. En effet, cet homme, à
 qui le Ciel avait refusé une âme, en
 retrouvait toujours quelques parcelles

quand il écrivait à sa première compagne. Il est certain que Buonaparte a aimé Joséphine autant qu'il était permis à la sécheresse de son cœur d'aimer un autre que lui. Il l'a répudiée, il est vrai. Cette circonstance, toute grave qu'elle est, ne détruit point ce que j'ai avancé. Elle serait de quelque poids, s'il s'agissait d'un tout autre homme que Napoléon. Mais un ambitieux qui n'aurait point balancé à sacrifier son Dieu pour accomplir ses desseins, pouvait-il être arrêté par des considérations humaines ? Si le changement qui s'opéra dans la manière d'être de madame Buonaparte fait l'éloge de son cœur, il n'en fut pas de même de la prompte métamorphose des courtisans. Je sais que le trône, qu'importe celui qui l'occupe, exige

des égards et un cérémonial d'étiquette dont ne peuvent s'écarter ceux qui en approchent. Mais qu'il y a loin de ces devoirs prescrits aux bassesses de la servitude, aux actes les plus vils de l'adulation !

Si l'éclat du diadème a besoin d'être tempéré par les vertus douces et sociales de celui qui le porte, on aime encore à les retrouver dans les personnes qui entourent le monarque.

Buonaparte, une fois sur le trône et maître absolu, ne pouvant être bon prince, lâcha la bride à tous ses vices, à toutes ses mauvaises qualités : la morgue, la sévérité, le dédain, le mépris des autres, l'insensibilité, la perfidie, l'hypocrisie et la cruauté, devinrent toutes les parties d'un modèle sur lequel se façonnèrent les hommes assez

lâches pour singer le despote; et le nombre en fut grand. Quelques-uns d'entre eux, il est vrai, n'étaient point faits pour cet état d'avilissement; mais l'intérêt, les circonstances, l'habitude et les honneurs les y accoutumèrent; et bientôt la souplesse, l'obéissance coupable et l'adulation devinrent leur état habituel. De là cette foule inconcevable de petits despotes de toutes les classes, depuis l'archichancelier jusqu'au dernier goujat d'une administration. Cette condescendance coupable aux moindres volontés du tyran fut la cause secondaire de la plupart de ses crimes et des malheurs qui ont pesé sur la France pendant le règne de Buonaparte. Celui-ci avait réellement dans le caractère tout ce qui constitue le véritable despote; mais il ne se

fut jamais développé avec autant d'audace et de rapidité, s'il eût trouvé des obstacles soit dans les premiers corps de l'Etat, soit dans le courage et la probité de ses conseillers. J'affirme que nos calamités et celles de l'Europe eussent été beaucoup moins nombreuses, si, dans ses conseils, Buonaparte eût souvent rencontré des hommes tels que le sénateur Lanj.....

Un jour, il le consultait sur un projet de nouvel impôt, dont toutes les bases étaient arbitraires et révoltantes. “ Votre Majesté, lui répondit sans “ ménagement l'intrépide sénateur, “ veut donc oublier que l'excès du “ pouvoir tient de près à sa dissolution. Votre projet est intolérable et “ vexatoire. Ceux qui vous l'ont conseillé, certes, ne sont pas vos amis ;

“ et si le Sénat fait son devoir, votre
 “ Majesté peut s’attendre à un refus.”

Quatre personnes présentes à cette scène, stupéfaites d’étonnement tremblaient pour le sénateur et le royaient perdu ; l’empereur même le regardait des pieds à la tête, et lui cherchait une réponse ; enfin il finit par lui dire :
 “ Vous êtes par fois trop vif ; et si je ne
 “ connaissais l’amour que vous portez à
 “ votre patrie, vous coucheriez ce soir
 “ à Vincennes.—Votre Majesté ferait
 “ une injustice, répliqua Lanj..... —
 “ C’est ce dont je doute fort, ajouta
 “ Buonaparte ;” et s’adressant aux personnes qui étaient là : “ J’en appelle à
 “ vous, messieurs ; mais que cela soit
 “ fini ; un homme de bien qui s’égare
 “ est susceptible d’excuse.”

Je ne citerai pas beaucoup d’anec-

dotes pareilles sous le règne de Napoléon. Si la hardiesse du sujet fut étonnante, la modération du prince fut incroyable, en pensant que ce monarque était le despote le plus absolu de son siècle. Mais ce qui donne beaucoup de prix et de mérite à l'action de M. le sénateur Lanj....., c'est que l'empereur ne parla plus de son projet d'impôt. Ce fait est donc une preuve complète que plus de courage dans les cours souveraines, plus de résistance de la part du Sénat, et moins de souplesse dans les conseillers, le monarque eût été contraint de respecter les lois qu'il avait jurées et les promesses qu'il avait faites. Mais non : presque toutes les personnes appelées au maintien des lois et au gouvernement de l'Etat, avaient résumé les devoirs et les

obligations de leurs emplois ; une obéissance aveugle aux volontés du souverain. Cependant cette corruption presque générale de tous les membres d'un état naissant pouvait être facilement prévue ; peut-être même, dans les circonstances où chacun se trouvait, ne pouvait-il en être autrement. En mûrissant cette idée, qui d'abord ne présente qu'un doute, on s'aperçoit facilement qu'elle prend toute la consistance de la vérité. Presque tous les individus dont s'entoura Buonaparte, la plupart de ceux qu'il plaça dans ses conseils, le plus grand nombre de ses ministres et de ses généraux, sa propre famille, toutes ces personnes, dis-je, avaient un avenir à se créer, une fortune et des emplois à conserver. La base, la source de toutes les faveurs, de toutes

les espérances étaient dans le monarque : si celui-ci eût été vertueux, l'usurpation eût été plus tolérable, parce que ses ministres n'eussent pas été si souvent contraints d'être injustes ; mais il était vicieux, cruel, despote et méchant. Il fallut nécessairement que ses agens, préférant l'intérêt à l'honneur, lui ressemblassent, les uns plus, les autres moins.

Les vices du prince corrompirent les sujets, et l'intérêt personnel des sujets leur fit encenser les crimes du prince. Le fléau de l'adulation ne s'entint pas aux limites de la cour et du gouvernement ; toutes les classes en furent infestées, l'éloquence, la chaire et le barreau ; les étrangers mêmes n'y furent point soustraits. Sur un in-folio de pièces en prose, en vers, adressées

à Napoléon, et toutes célébrant son génie, ses exploits et ses vertus, j'ai fait un extrait de quarante-deux morceaux, dont l'édition que je me propose d'en faire pourra prendre à juste titre celui de *Cours complet d'adulation et de bassesse*. Mais en attendant cette production par fois soporifique et très-souvent fortement historique, je me borne à n'en donner ici qu'un simple échantillon. C'est un ode à Napoléon Buonaparte.

Muse, retire-toi, ton abord m'importune.

Je célèbre un héros maître de la fortune,

L'orgueil de l'univers ;

Muse, retire, toi, ton secours m'humilie :

Mais non, reste un moment ; écoute, son génie

A passé dans mers vers.

Monarques orgueilleux, qui n'osez reconnaître

Que le ciel l'a créé pour être votre maître,

Redoutez son courroux.

Il dit, il part, il tonne : aussi prompt que la foudre,
 Vos nombreux escadrons soudain sont dans la poudre,
 Et vous à ses genoux.

Vous êtes pardonnés ; quel bruit ! Pourquoi ces armes ?
 Russes, que voulez vous ? Verser encore des larmes ?

Armemens superflus.

Moins rapide est l'éclair que ne sont vos défaites.
 Du czar, soldats glacés, regagnez vos retraites
 Et ne paraissez plus.

Rois qu'il a remplacés, sortez des antres sombres
 Où le chardon croissait, où régnaient des décombres ;

Contemplez des palais,

Et la Seine enchaînée au centre de la terre,
 Roulant aux citadins son onde salutaire
 Qui ne tarit jamais.

Imprudent ! où vas tu, sur ces rochers de glace ?

— Que t'importe ? une route est ouverte à leur place,
 Je puis y voyager.

— Combien de rois ? .. — Un seul a fait tous ces miracles ;
 Celui qui du Simplon a détruit les obstacles
 Et broyé le rocher.

Quoi donc ! simple et modeste au sein de la victoire,
 Demi-Dieu des humains, veux-tu borner ta gloire

A nous donner la loi ?

Elève tes regards au séjour du tonnerre ;
 Jupiter a pâli, déclare lui la guerre,

Et son trône est à toi.

Sitôt que le génie a franchi les limites
 Qu'au pouvoir des mortels le ciel même a prescrites,

Renait l'égalité.

Marche à côté des Dieux ; leur sagesse profonde
 Ne peut te refuser et le sceptre du monde

Et l'immortalité.

Je ne me permettrai point de juger
 cette pièce sous les rapports du mérite
 poétique ; je laisse cette tâche à mes-
 sieurs les gens de l'art ; mais je suis
 presque assuré que dans aucune lan-
 gue il n'est rien à mettre en parallèle
 avec les deux dernières strophes.

L'empereur, à qui l'auteur fit remettre
 cette ode par M. le comte M..., fut un

peu confus du gigantesque des hyperboles. Il la fit voir le lendemain au duc de R.... Croirait-on que celui-ci eut assez de complaisance pour lui dire : Ces hyperboles sont de caractère inhérent à la poésie lyrique ; elles en constituent seules le vrai mérite ; le poète doit être en délire ; l'auteur de cette ode s'est trouvé dans ce cas ? Les hautes qualités de votre majesté auront exalté son imagination, la terre ne lui aura point paru une récompense digne de vos vertus et de vos exploits, il se sera saisi du domaine des dieux. Quant à moi je trouve le morceau de toute beauté et surtout véritablement lyrique. Jugez maintenant, lecteurs impartiaux, qui, du poète ou du courtisan, fut le plus adulateur. Combien j'aime mieux le plaisant reproche que le prince de

N... fit à l'auteur, en parlant de son Ode dont il avait eu connaissance.

“ Ah ! par pitié, monsieur, lui dit-il, nous avons assez de besogne sur la terre, n'allez pas nous mettre en guerre avec les dieux.”

Est-il étonnant qu'avec de tels flatteurs, un homme aussi vaniteux que Buonaparte se soit cru le premier des mortels ? qu'il ait conçu le projet de donner des lois à la moitié du monde, et qu'il se soit perdu dans cette folle entreprise ? Non, rien n'est plus facile à croire que ses rêves ambitieux ! Son cerveau, naturellement trop faible, ne put soutenir les nuages d'encens qui l'assiégeaient continuellement. Il en fut enivré, et bientôt cette situation vaporeuse devint son état habituel. Cependant il y eut des instans où la

grossièreté de l'encens le lui fit rejeter. J'en appelle aux mânes du poète Esm..... Il offrit un jour à Buonaparte de lui composer une généalogie dans laquelle il prouverait aux plus incrédules que les Buonaparte étaient issus des rois Ostrogots. “ Je vous remercie, “ lui répondit l'empereur; je me trouve “ très-honoré de la souche des Buona- “ parte; ma famille ne doit plus dater “ que du dix-huit brumaire.”

Au milieu de ce torrent d'éloges faux et de méprisables adulations, l'empereur eut souvent l'occasion d'éprouver que tout le monde ne pensait pas de même; plus d'une fois il fut à même de se convaincre que beaucoup de gens de bien ne voyaient en lui qu'un usurpateur, dont l'intérêt personnel était le seul mobile. Un de ses

plus, doux plaisirs, par la raison qu'il y trouvait un moyen de savourer les plaisirs de la vengeance, un de ses plus doux plaisirs, dis-je, était de pénétrer les secrets de ceux qu'il soupçonnait ne point approuver son élévation et ses projets. J'ai vu long-temps une liste des personnes de la capitale qui avaient pris intérêt aux destins du général Moreau : cinq d'entr'eux surtout étaient particulièrement recommandés au sieur B.....D....., l'un des plus dangereux coryphées de la police secrète. C'est le même dont l'empereur disait :
" C'est un lion, c'est un agneau, c'est un
" oiseau, c'est un reptile ; juge, s'il faut ;
" délateur au besoin ; bourreau quand
" il en manque ; monsieur le ministre,
" cet homme est un trésor." C'était à la sagacité d'un pareil agent qu'é-

taient recommandés messieurs T...O.....,
 D'....T....., T.... N....., D..... e, et G..... i.
 On lisait en marge de leur carton une
 note de la main de Buonaparte, ainsi
 conçue : “ Rechercher si leurs famil-
 “ les sont nombreuses ; si les personnes
 “ qui les composent sont riches, si
 “ elles possèdent des emplois soit civils,
 “ soit militaires ; si elles ont des amis
 “ nombreux et marquans ; savoir si
 “ elles attendent beaucoup de leurs
 “ parens, et ce qu’elles pensent faire
 “ dans les cas où de grandes mesures
 “ seraient prises contre eux ; et dans
 “ tous les cas ne point négliger la
 “ fouille de leurs diverses correspon-
 “ dances.”

En effet, ces cinq personnes n’ont
 pas pendant très-longtemps reçu une
 seule lettre par la poste, qui n’eût été

ouverte. Je ne dois cependant point omettre que dans le nombre de ceux qui étaient chargés d'épurer leur correspondance, il en est un qui leur a rendu de grands services. Était-ce par amitié pour tous, ou seulement pour l'intérêt d'un seul? C'est ce que j'ignore; mais il n'en est pas moins vrai qu'il a souvent fait regarder comme insignifiantes des phrases, et certaines confidences qui auraient pu les compromettre: c'est ce qui prouve qu'il fait bon d'avoir des amis jusqu'en enfer. Je tiens ces détails de la personne même, qui me dit encore: J'aurais beaucoup donné dans les temps pour instruire ces messieurs des dangers qu'ils couraient; mais je n'ai jamais osé le faire, tant je craignais moi-même d'être observé: chose qui était

vraie; car tous les agens d'une grande affaire secrète avaient leurs mouches. Quoiqu'il en soit, c'est une espèce de miracle que ces messieurs n'ont point été privés de leur liberté, surtout M. G. i. Ce n'était point assez de lui enlever sa place, on devait encore le jeter dans une prison; l'ordre en avait été expédié. J'ai été deux fois à même de le lire. La nuit du 13 au 14 vendemiaire an 13, ce législateur devait être arrêté et conduit sous bonne escorte au château de Lourde, situé, je crois, dans les Pyrénées.

J'ignore qui fit révoquer cet ordre; mais si de forts soupçons peuvent tenir lieu de vérités, je crois que c'est M. le sénateur F. . . . é. En tout cas, si j'ai deviné juste, et que ces mémoires lui tombent dans les mains, je le prie

de publier les détails de cette affaire, qui certes lui fait beaucoup d'honneur : ce sera une justice de plus que le public aura à lui rendre.

Buonaparte, en concertant avec C.... les moyens de mettre la couronne sur sa tête, voulut aussi qu'elle fût héréditaire dans sa famille. Il n'ignorait pas que les principes de la constitution d'alors voulaient que le peuple fût consulté sur la partie du décret concernant l'établissement du gouvernement héréditaire. Il convint donc de soumettre cette dernière partie du décret à la sanction du peuple français. — Les constitutions de l'empire lui dit C....., en hochant la tête, veulent cette sanction, je le sais ; mais à ne vous rien cacher il faut absolument que cette grande affaire ne soit qu'une

formalité dont le résultat soit certain ; car autrement il pourrait en naître de fâcheuses conséquences. La capitale ne nous inquiète pas ; tous les amis de votre gloire s'y trouvent ; l'esprit public y est parfaitement dans votre sens ; l'intrigue y est aux fers, et si quelques-uns de ses partisans osaient lever la tête, mille voix sont là pour les rappeler à l'ordre. En province, c'est autre chose. Les intrigans de tous les partis en opposition au système projeté peuvent s'y jeter, travailler les peuples et les autorités, et former tout à-coup une masse imposante de sentimens contraire à l'hérédité ; et c'est ce qu'il faut empêcher.—Votre raisonnement est très-solide, j'en conviens, lui répondit Buonaparte ; mais je vous observe que nous avons

une foule d'agens dans tous les départemens ; que tous les rapports s'accordent à nous assurer que l'esprit public est excellent pour notre cause ; que nous pouvons tout demander et que nous sommes sûrs de tout obtenir. — Je conviens de tout cela, ajoute le délié courtisan ; mais dans de pareilles affaires il ne faut rien laisser au hasard ; et lorsqu'il est possible d'éviter les chances, il serait impardonnable, impolitique de les courir.

Cette tenacité d'opinion de la part du premier partisan de Buonaparte, flattait intérieurement ce dernier. Elle était une preuve sans réplique qu'il pouvait tout espérer d'un pareil homme ; aussi lui dit-il : En vous remerciant, monsieur, bien sincèrement du vif intérêt que vous prenez à ma prospérité,

je vous prie de me dire quels moyens vous croyez nécessaires pour éviter tous les dangers qui peuvent résulter de la sanction du peuple.—Il n'est qu'un seul moyen d'atteindre à ce but; mais je ne vous propose ce moyen que parce qu'il renferme lui seul tous ceux que la sagesse même peut nous prescrire. Le voici.

“ Dans le mode projeté pour la sanc-
 “ tion du peuple relativement au gou-
 “ vernement héréditaire, il faut y adap-
 “ ter comme article principal, que
 “ quiconque ne s'inscrirait pas contre
 “ le gouvernement héréditaire serait
 “ censé y avoir adhéré; que l'opposi-
 “ tion à l'hérédité ne serait déclarée
 “ existante que sur le relevé des votes
 “ inscrits en rejet.”

Cette proposition convenait trop bien

aux projets de l'ambitieux pour qu'il ne s'empressât pas d'y souscrire. A quelques modifications près, l'article proposé par le courtisan fut adopté. Ainsi le décret soumis à la sanction du peuple ne fut plus qu'une vaine formalité, ou plutôt une pasquinade insultante envers ceux que l'on consultait. Ce qu'il y a de certain c'est que le courtisan, tout en prenant les intérêts de Buonaparte, n'oubliait pas les siens; aussi dans la suite fut-il un des premiers de l'Etat. Ce fut à peu près à cette époque qu'un étranger lui joua le tour le plus perfide et le plus désespérant, surtout pour un homme de cour, flatteur en titre et premier conseiller de son maître. Monsieur C..... a toujours eu la passion des grands dîners. A l'un de ces repas, l'abbé.....

lui présenta un homme de bonne mine, sous le nom du comte Pétrovlow, russe d'origine. Cet homme parlait facilement le français, paraissait fort instruit, surtout dans la science des cabinets. M. C..... le reçut parfaitement bien, lui fit plusieurs questions, en appuyant principalement sur les sentimens de l'empereur de Russie concernant la nouvelle dignité de Napoléon. Le faux russe, car ce n'en était pas un, puisque dans la suite, et quand il n'en fut plus temps, on apprit que c'était un juif des environs de Lubeck ; le prétendu russe, ai-je dit, après s'être excusé fort honnêtement, refusa de s'expliquer sur une affaire de si haute importance : néanmoins, il laissait apercevoir, à travers ses refus, que sa réserve ne serait point éternelle. Il ajouta

même ; “ Vous auriez, monsieur, une
“ bien faible opinion de moi, si, dans
“ une première entrevue, j’avais la
“ faiblesse de vous divulguer les se-
“ crets de ma cour, supposé même
“ que je les connusse. “ C.... feignit
d’applaudir à sa délicatesse, et finit par
l’inviter à venir le voir plus fréquem-
ment. L’étranger ne refusa ni ne pro-
mit de se rendre à l’invitation qu’on
lui faisait ; il dit seulement que des af-
faires d’intérêt l’ayant amené en France,
il aurait fort peu de temps à donner à
autre chose ; que cependant il ne par-
tirait pas sans venir le voir. Ils se sépa-
rèrent les meilleurs amis du monde. Le
lendemain, C..... n’eut rien de plus
pressé que de prévenir Buonaparte de
l’importante connaissance qu’il venait
de faire, et surtout du parti que l’on

pourrait en tirer, si on pouvait parvenir à le faire expliquer sur la façon de penser de sa cour relativement à celle de France. Buonaparte applaudit beaucoup aux projets de son favori.

« Cet homme, lui dit-il, est précieux
« dans les circonstances. S'il jase, nous
« saurons si notre envoye à la cour de
« son maître nous accuse juste, ou si
« l'on pense dans un autre sens que les
« communications qu'on lui fait. » Cinq
jours se passèrent sans avoir aucune
nouvelle du seigneur. M C..... fit de-
mander l'abbé qui le lui avait présenté :
celui-ci vint, et assura ne l'avoir point
revu depuis le jour où il l'avait intro-
duit chez lui. Sur la demande qui lui
fut faite comment et sous quel rapport
il l'avait connu, il répondit qu'étant
allé voir M. Queslay, hôtel Richelieu,

le hasard lui avait procuré la connaissance de cet étranger ; que ses manières, sa conversation et surtout ses connaissances, l'avaient charmé ; et que sachant l'inclination de M. C..... pour les hommes instruits, il s'était fait un véritable plaisir de le lui présenter. — C'en est un, il est vrai, que vous m'avez procuré. Je n'ai qu'un regret, c'est de n'en pas jouir plus souvent. Allez le trouver ; invitez-le à venir dîner ce soir avec moi. Monsieur l'abbé ne se fit pas prier deux fois. Sur-le-champ il courut à l'hôtel Richelieu. Quelle fut sa surprise de voir les malles de l'étranger toutes faites, et lui prêt à partir. Après lui avoir témoigné son étonnement d'un aussi prompt départ, il lui en demanda la cause.

Ne m'en parlez pas, lui dit le faux russe, je suis au désespoir, je ne présumais pas avoir besoin d'autant d'argent qu'il m'en a fallu pour terminer les affaires qui m'ont amené à Paris. Je n'ai plus que ce qu'il me faut décevement pour arriver en pays de connaissance. J'ai bien ici quelques compatriotes qui ne m'en refuseraient pas, mais j'ai le plus grand intérêt à ce qu'ils ignorent mon voyage à Paris. Je vous dirai même que j'y suis sous un faux nom. Gardez-moi ce secret, je vous en prie. Faites aussi mes excuses à M. C.....; dites-lui que l'urgence seule de mes affaires pouvait me faire manquer à la promesse que je lui ai faite de ne point partir sans le revoir. — Non pas, monsieur, lui dit l'abbé, nous ne vous perdrons pas comme

cela ; je viens au contraire vous inviter à dîner de la part de M. C....., et j'aime à croire qu'en ma faveur, vous ne refuserez point cette invitation, ne fût-ce que pour vous acquitter de la manière obligeante dont il vous a reçu.

— M. l'abbé, lui répliqua le faux seigneur, je suis au désespoir de vous refuser, mais je ne puis faire autrement. La chaise, les chevaux sont retenus ; d'ailleurs j'ai écrit ; à jour fixe on m'attend. L'abbé eut beau insister, il n'obtint rien. De retour auprès de M. C....., il lui rendit compte de sa mission et du peu de succès de ses instances auprès de l'étranger. Quoi ! lui dit M. C....., ce jeune seigneur part aussi promptement parce qu'il lui manque quelques fonds ? Courez vite, M. l'abbé, tuez les chevax s'il fa u

dites-lui que les raisons qu'il allègue n'en sont pas pour lui. Qu'il vienne, et que je ne lui pardonnerais jamais, s'il me privait du plaisir de lui rendre un léger service. L'abbé, en rentrant à l'hôtel de Richelieu, trouva l'étranger dans les mêmes dispositions de départ. Il lui rendit mot pour mot le discours de M. C..... Le faux comte fit encore bien des difficultés et consentit enfin à voir M. C....., seulement, disait-il, pour le remercier de ses offres, et le quitter ensuite ; car il ne voudrait pas pour tout au monde que l'on sût qu'il a été contraint de contracter des dettes en France. Il suivit donc l'abbé chez M. C..... Sitôt que celui-ci l'aperçut :—Venez, monsieur l'ingrat, lui dit-il, si votre nation pense comme vous, elle nous fait une injure de

ne pas nous croire capables d'obliger un homme d'honneur. — Pardonnez-moi, monsieur ; je rends à votre nation toute la justice qu'elle mérite, mais à peine connu de vous, ne désirant l'être de qui que ce soit pour le moment, pardonnez-moi de prendre le seul parti que l'honneur me laisse.—Quoi ! vous persistez ? Allons ; quel homme ! Mais, passons dans mon cabinet, nous terminerons tout cela. Le russe, après s'être bien fait prier, lui avoua que son départ n'avait d'autre but que de réunir une vingtaine de mille francs qui lui manquaient pour terminer les importantes affaires qu'il avait, non seulement dans la capitale, mais encore dans le duché de Deux-Ponts. M. C..... lui fit sur-le-champ l'offre de pareille somme, même d'une plus

forte s'il l'exigeait. L'hypocrite étranger se défendit encore d'accepter ; il consentit à recevoir vingt-quatre mille francs en billets, qui lui furent comptés sur-le-champ, et dont il voulut donner son billet, que M. C..... ne voulut point recevoir. Il obtint ensuite de ce dernier la permission d'aller à l'hôtel donner des ordres contraires à son départ. C'est ce qui lui fut accordé aux conditions d'être de retour dans une heure, car on ne servirait pas avant. Il ne lui fut pas difficile de révoquer les ordres qu'il avait donnés ; de tout ce qu'il avait dit, il n'y avait de vrai que le ficelage des malles. Aussi fut-il exact à sa promesse. Trente minutes suffirent pour aller et revenir. Le dîner fut charmant, le vin délicieux. Les domestiques

avaient l'ordre de ne point le ménager au jeune seigneur. Celui-ci n'était pas la dupe de l'empressement que les valets montraient à remplir son verre ; mais comme il était homme à faire honneur à plusieurs bouteilles, il ne refusa point les santés. Au sortir de table, la société passa dans le salon. M. C..... attira adroitement le jeune homme dans une arrière pièce. Là, il lui fit mille offres de service ; ensuite il l'amena insensiblement sur la question de savoir si la cour de Russie verrait de bon œil la couronne de France sur la tête de Buonaparte ; si l'empereur de Russie conservait encore quelque attachement pour les Bourbons ? L'étranger, qui s'attendait à toutes ces demandes, feignit un moment l'embarras d'y répondre. Il lui

laissait entrevoir encore quelque délicatesse ; mais enfin il lui dit : Monsieur, ce serait mal reconnaître vos bontés que de garder un silence absolu sur les questions que vous venez de me faire : néanmoins, s'il était dans vos intentions de me faire acheter par de coupables indiscretions le service que vous venez de me rendre, je me tairois, et sur-le-champ je m'acquitterais envers vous ; mais je vous crois incapable d'un pareil procédé. M. C.... voulut l'interrompre pour le confirmer dans ce dernier sentiment.—Ne m'interrompez pas, monsieur ; je crois d'avance à votre probité. Je vais vous le prouver en vous faisant des confidences que vous n'exigez pas. Vous désirez savoir quels sont les sentimens de la cour de Russie sur la nouvelle

dignité que Buonaparte est sur le point de se revêtir. Un autre vous dirait qu'il les ignore ; mais l'accueil que vous m'avez fait, et vos procédés à mon égard, me font un devoir de vous donner des détails sur cette affaire ; détails d'autant plus sûrs, que mon nom, ma naissance, l'accès que j'ai auprès des ministres, m'ont de tout temps mis à même de connaître les secrets de notre cabinet. Cependant, monsieur, veuillez me pardonner la restriction que je vais y mettre. Je vous crois le plus intime conseiller de Buonaparte ; il est certain que vous lui ferez part des confidences que je vous ferai ; cela doit être, par cela seul qu'il y est personnellement intéressé. Ces confidences seront de nature à être considérées, et seront

susceptibles de certains développemens que je ne pourrais bien vous rendre dans une simple conversation. Permettez-moi donc, monsieur, de rédiger par écrit tout ce que j'ai à vous dire sur la situation actuelle du cabinet de Saint-Pétersbourg. Je ferai un paquet de tout, que vous remettrez vous-même à Buonaparte ; car je vous avoue que je serais flatté qu'il eût les prémices de mes communications.

Ce procédé n'était pas au fond des plus honnêtes pour M. C.... C'était ne pas lui marquer toute la confiance que d'après la façon d'agir envers l'étranger, il était en droit d'en attendre ; mais l'importance de l'affaire le fit passer sur cette petite mortification. D'ailleurs, comme le tout était pour être communiqué à Buonaparte, peu lui

importait de le lui remettre par écrit et cacheté ; il était toujours très-sûr d'en connaître le contenu. Il réfléchit même que cet écrit serait une pièce à laquelle on pourrait toujours recourir quand il serait besoin. Il acquiesça donc de bonne grâce aux conditions du jeune étranger, qui lui demanda deux jours pour rédiger son ouvrage.

M. C..... était on ne peut plus satisfait de la tournure de cette négociation. Des communications par écrit, se disait-il, doivent être quelque chose d'important et de précis. Le lendemain il rendit à Buonaparte un comte détaillé de toute cette affaire. Le dernier applaudit au projet de l'étranger, relativement à la rédaction par écrit des confidences qu'il voulait faire. M. le comte Petrovlow fut exact à sa pa-

role ; et le surlendemain il remit à M. C..... un paquet fermé de plusieurs cachets. Il lui dit qu'il attendait avec impatience le jugement que Buonaparte porterait sur cet ouvrage. Sitôt qu'il m'aura instruit de ce qu'il en pense, lui dit M. C....., je m'empresserai de vous le faire savoir : dans tous les cas, revenez demain. Buonaparte est à Saint-Cloud ; j'irai de bonne heure, et le soir je vous rendrai réponse. Monsieur le noble russe se retira. En effet, le lendemain de bonne heure, M. C..... était à Saint-Cloud ; Buonaparte était seul, assis près de la console. Voici, lui dit C....., les papiers que notre homme m'avait promis. Buonaparte prit le paquet et se retira dans l'embrasure d'une croisée. Il y avait à peine trois minutes qu'il y était, que, jurant

avec force, il lance les papiers au milieu de l'appartement, en disant : “Tenez, monsieur, lisez ; vous verrez l'infamie ; vous verrez à quel scélérat vous avez eu affaire.” C.... interdit, tremblant même, ne savait que penser de cette scène, et surtout de la fureur de Buonaparte. Je ramassai les papiers, qui étaient épars sur le parquet. C'était simplement du papier blanc ; une feuille seul était écrite ; je la remis à M. C...., qui se mit à la lire. A chaque mot, à chaque phrase, il changeait de couleur ; il était prêt à se trouver mal. Le silence de Buonaparte ne contribuait pas à le rassurer. — Eh bien ! monsieur, que pensez-vous de cette horreur ? — Je n'ai pas la force de vous répondre ; permettez-moi de m'asseoir. — C'est un monstre

dont il faut s'assurer — Il m'emporte encore vingt-quatre mille francs. — Comment cela ? — Alors C.... lui fit confidence du prêt qu'il avait fait au prétendu comte. — En voilà bien d'un autre ! c'est le comble de la scélératesse ! mais on parviendra peut-être à l'arrêter. J'en doute ; il a près de trente heures d'avance. — Vous avez raison : remettez-moi son infâme écrit ; et je prendrai de telles mesures, que, quel que soit le lieu de son refuge, je l'atteindrai. M. C...., confus comme un renard pris au piège, se retira bien vite.

L'espoir de la vengeance rendit le calme à Buonaparte ; mais cet espoir fut déçu. Toutes les recherches dirigées contre l'adroit fripon furent inutiles. On acquit seulement une forte

conviction que c'était un juif, et qu'il s'était retiré dans les Etats du grand-seigneur, où il avait embrassé le mahométisme. Quelque temps après, j'eus l'occasion de voir la lettre qui avait si fort indigné Buonaparte et son courtisan.

La voici mot pour mot :

On m'a demandé dans quelles dispositions se trouvait la cour de Saint-Petersbourg, relativement à l'état actuel des affaires de France. Toute l'Europe sait que dans quinze jours Napoléon Buonaparte sera déclaré empereur des Français. On veut savoir ce que l'empereur de Russie pense sur cette nouvelle dignité. On veut connaître aussi quels sont les jugemens portés sur la conduite militaire et politique de Buonaparte. Une réponse à

ces diverses demandes, ferait un volume, si je voulais entrer dans tous les détails que comportent de pareils sujets. Je me bornerai à répondre catégoriquement à chacune des trois demandes susdites.

Depuis quinze ans, la France a détruit l'équilibre de l'Europe. La fluctuation de son gouvernement a déterminé la versatilité de la diplomatie des autres cabinets. Les victoires ont réduits plusieurs Etats à désirer vivement la paix. La Russie, une des puissances qui a le moins fait de pertes, partage les mêmes dispositions pacifiques. Les prospérités de la France, loin d'inquiéter la Russie, servent au contraire sa jalousie sourde contre quelques Etats limitrophes ; jalousie qui ne date que de six mois. L'Autriche humiliée

à un certain point rempli assez bien les désirs secrets du cabinet de Saint-Petersbourg. De même il ne voit pas avec plaisir que la Prusse affecte de se faire croire la première puissance militaire de l'Europe.

Quant aux sentimens de l'empereur de Russie relativement à la couronne que Buonaparte veut placer sur sa tête, je puis assurer qu'il n'est pas éloigné de le reconnaître en qualité de souverain. Tout en honorant la cause des Bourbons, Louis XVIII n'est plus qu'une idole sacrée que la politique de l'Europe ne peut plus replacer dans son temple. Buonaparte, en se plaçant sur le trône de France, donne à son gouvernement une fixité qui rassure fortement l'empereur de Russie, en lui donnant toute liberté

dans l'exécution de ses projets contre la Turquie.

Enfin on veut savoir quelle est la réputation de Buonaparte en Russie, et ce que l'on pense généralement de lui. Un fait va répondre amplement à cette question.

Lorsqu'on apprit à Saint-Petersbourg la mort funeste de monseigneur le duc d'Enghien, il n'y eut qu'un cri contre son assassin. Le sang de la victime salit tout-à-coup les lauriers du vainqueur de Marengo.

L'estime publique fit place à l'exécration générale, et dans le service célébré à Saint-Petersbourg, en mémoire du prince infortuné, tous les cœurs partagèrent les sentimens de l'inscription suivante, mise sur le cénotaphe :

*Inclyto principi Ludovico-Antonio-Henrico
Borbonio-Condæo, duci d'Engchien, non minùs
propria et avita virtute quàm sorte funestâ
claro, quem devoravit bellua Corsica, Europæ
terror et totius humani generis lues.*

A l'illustre prince Louis-Antoine-Henri
Bourbon-Condé, duc de Enghein, non moins
recommandable par ses vertus privées que par
le sort funeste qui le fit dévorer par la bête
féroce de l'île de Corse, la terreur de l'Europe,
et la peste du genre humain.

Buonaparte cependant se préparait
à donner à sa nouvelle dignité tout
l'éclat dont elle était susceptible. Il
voulait d'abord, à l'instar de nos an-
ciens rois, se faire sacrer à Reims. Mais
il craignait que Pie VII, ne fit quelques
difficultés et ne voulût point permettre

à un évêque de prêter son ministère à cette cérémonie. Cependant le pape, qu'il avait fait pressentir sur cette affaire, lui avait fait une réponse satisfaisante. Quoiqu'il en soit il fit part de ses craintes au général L....., qui lui répondit : " Si j'étais à la place de
" Votre Majesté, je laisserais le vicaire
" de Jésus-Christ sur son siège, et fe-
" rais faire ma besogne chez moi et
" d'autorité privée. Nous ne sommes
" plus dans ces temps où la sainte-
" ampoule était un article de foi. Cette
" formule au surplus n'est pas de toute
" nécessité ; on règne fort bien sans
" cela, témoin l'Espagne et autres."

" Voilà, lui répondit le monarque,
" raisonner en soldat. Oubliez-vous
" que dans ces vingt-cinq millions

“ d’hommes auxquels je vais donner
 “ des lois, dix-huit millions au moins
 “ imbécilles, cuistres et bonnes fem-
 “ mes, ne me croiraient pas légitime
 “ souverain, si l’oing du Seigneur n’ar-
 “ rivait pas jusqu’à moi. Dans des cir-
 “ constances aussi décisives, il ne faut
 “ point négliger de parler aux yeux de
 “ la multitude. L’éblouir c’est lui
 “ ôter la réflexion.”

“ Je sens tout cela comme vous,
 “ répliqua le courtisan, mais permet-
 “ tez-moi de vous dire que vous fe-
 “ riez beaucoup plus de tort à vos
 “ affaires, si, en demandant l’aveu du
 “ saint-père, vous n’en obteniez qu’un
 “ refus.”

“ Que dites-vous ? Un refus ? Le pape
 “ ne l’oserait. Les biens de ce monde
 “ le touchent autant que ceux du

“ciel. Je connais Pie VII. Je l’ai
“mesuré pendant le concordat.”

“C’est un italien, astucieux, renard...”

“Hé bien ! général, je veux vous
“prouver que le père des fidèles ne
“m’inquiète pas ; que je sais le pé-
“trir à mon gré. Non, je ne me fe-
“rai point sacrer à Reims. Un simple
“archevêque ne m’imposera pas. L’em-
“pereur des Français ne doit s’in-
“cliner que devant le vicaire d’un
“Dieu. Je vous jure que je serai sacré
“dans ma capitale, et que Pie VII.
“fera le voyage de Rome à Paris
“pour présider cette importante cé-
“rémonie. De grandes promesses sous
“plusieurs rapports, et de grands
“honneurs rendus, soit sur sa route,
“soit à Paris, en voilà plus qu’il n’en
“faut pour amener le saint homme.”

Le lendemain, le général L...., en racontant cette conversation à l'abbé G...., lui dit : Ne croyez pas que ce soit son dessein. Il a traité si cavalièrement cette affaire, que je la crois une pure plaisanterie. La suite apprit bientôt au général L.... qu'il ne connaissait pas bien son maître, et que celui-ci, tout en plaisantant, ne lui en avait pas moins dit ce qu'il voulait faire et ce qu'il fit. Buonaparte, en attendant que le vicaire de Jésus-Christ vint le trouver, donna les ordres les plus précis pour que son sacre fut magnifique. Il fallait à sa nouvelle cour un cérémonial digne du maître. Il crut ne point trouver en France un homme assez connaisseur en ce genre. Turin lui fournit un M. S.... J'avoue qu'on ne pouvait mieux tomber.

M. S.... est bien l'homme du monde le plus compassé et le plus minutieux. J'ignore si ce grand maître du cérémonial et de l'étiquette avait modelé ses instructions sur les caprices du prince, mais le cérémonial de la cour de France était d'un despotisme outré, d'une sévérité glaciale, et s'étendait depuis le dernier des valets, jusqu'au premier gentilhomme. S'il eût été possible de régler la pensée, Buonaparte eût été le mieux servi du monde.

Croirait-on que ce grand guide de courbettes et de pas comptés, croit sincèrement qu'il faut être philosophe pour atteindre à la sublimité de son état. Avant de régler le cérémonial d'une cour, disait-il, il faut absolument en connaître le monarque ; il

faut connaître son degré de puissance, son humeur, ses caprices, ses habitudes, ses courtisans, et surtout ses maîtresses, s'il en a. L'homme superficiel peut mettre ces vérités en doute, et rire de moi s'il veut, que m'importe ? Il n'en est pas moins vrai qu'un bon maître des cérémonies à la cour de Henri IV. en serait un très-mauvais à celle de Napoléon.

Quoiqu'il en soit, Buonaparte n'en voulut pas moins entrer dans presque tous les détails du grand spectacle qu'il voulait donner au bon peuple de Paris. Chose assez surprenante en lui, c'est qu'il n'ignorait pas que ces détails étaient indignes de son caractère ; mais ils avaient pour lui certains attraitaux auxquels il ne pouvait résister. Ce qu'il avait été explique assez

ces inconséquences : il est vrai qu'il évitait autant qu'il pouvait d'être aperçu dans ces minuties.

Ce fut surtout dans le choix des habits et dans celui de la voiture du couronnement qu'il se montra le plus difficile. Une foule de modèles lui furent présentés avant ceux qu'il adopta. Les difficultés que plusieurs artistes trouvèrent à le fixer dans le choix d'un modèle de voiture, furent cause d'une scène qui n'est pas sans intérêt et qui fait beaucoup d'honneur au monarque ; car je ne puis nier qu'il y avait alors chez lui des éclairs de grandeur d'ame et de modération dignes d'un Titus. Un matin Buonaparte était à causer avec son frère Joseph, dans l'embrasement d'une croisée fermée, donnant sur le jardin des Tuileries. Feu M. D....et

L..... passaient. D..... ramassa une lettre cachetée ; l'adresse en était imprimée, et portaient ces mots : *A Sa Majesté l'Empereur*, et sur le revers il était écrit à la main, *Affaires relatives à la voiture du couronnement*. D...., homme sage et prudent, voulut la mettre dans sa poche, se réservant de l'ouvrir autre part, et de la remettre à l'empereur, si le contenu en valait la peine. Son ami lui objecta que le titre qui était au dos de la lettre n'étant point suspect, il pouvait facilement en voir le contenu. Plutôt par complaisance qu'autrement, D..... ouvrit la lettre ; jugez de son indignation en lisant trois couplets affreux, dont je n'ai jamais su que le premier. Le voici :

*Avis aux différens auteurs des modèles de la
voiture du sacre.*

MESSIEURS, la voiture du sacre
Doit être digne de César.
Vos modèles sont ceux d'un fiacre
Qui conduit un homme à la hart.
C'est pour vous un apprentissage,
Qu'un char au grand Napoléon ;
D'un carrossier ce n'est l'ouvrage,
C'est plutôt celui d'un charron.

Le premier mouvement de M. D.... fut de froisser le papier et de le mettre dans sa poche en attendant l'occasion de le brûler. Tout était fini là, et personne n'en eût jamais rien su, si Joseph n'eût, à travers la croisée, fixé l'attention de son frère sur cette scène.
" Nous saurons ce que c'est, lui dit-il,

“ ces messieurs viennent ici.” En effet, bientôt ils furent introduits. Après s’être entretenu quelque temps d’affaires relatives à leurs charges, l’empereur leur dit : “ Pourrait-on, sans indiscretion, vous demander, messieurs, quel est le contenu de la lettre que vous avez ramassée là, sous cette croisée.”

A cette demande, M. D..... devint pâle, et son ami fut dans le plus grand embarras. Cependant le premier prit la parole, et dit à l’empereur que c’était un papier insignifiant.—S’il en est ainsi, vous pouvez me le montrer.—Mais, sire, je crois l’avoir jeté.—Non, monsieur, car vous l’avez mis dans votre poche, à gauche. Tenez, mon ami, vous ne savez pas mentir ; la pâleur de votre front, l’hésitation de vos réponses, et l’embarras de M. L...,

sont une preuve que cette lettre m'intéresse. J'aurais cru.....— Votre Majesté, j'aime à le croire, connaît l'attachement que je porte à sa personne. Elle sait que si j'hésite à lui remettre le papier que j'ai trouvé, c'est qu'il ne peut lui être d'aucune utilité. Oui, sire, en vous jurant sur l'honneur que ce billet n'est point un secret d'Etat, n'est point une affaire politique, que de la connaissance du contenu, il ne peut résulter aucun intérêt pour Votre Majesté, je vous jure aussi, que si vous exigez que je vous le remette, vous me ferez la peine la plus sensible, et celle que je mérite le moins.— Je n'eus jamais, monsieur, l'intention de vous affliger; mais cette chaleur..... Quel est au surplus le genre de l'écrit?— Sire, ce sont des couplets — En ce

cas, s'ils vous concernent, j'ai tort de demander à les voir; s'ils me regardent, je crois maintenant devoir votre refus à votre amitié. Ce ne sont que des couplets, et quoique ces sortes d'écrits sont ce qui m'inquiète le moins, je n'en suis pas moins sensible à votre procédé. Plût à Dieu que tous ceux qui entourent le trône pensassent ainsi que vous! que de chagrins inutiles les rois n'éprouveraient pas! et que d'indiscrétions ne seraient point punies comme des crimes.

Ces derniers mots avaient été prononcés avec l'accent du cœur; cinq personnes qui étaient présentes alors, en furent vivement émues.

L'empereur ajouta: Je vous prie, messieurs, de ne point publier cette affaire. — Ah! sire, répondit M. de

V....., avec sa gaité originale, c'est un vol que vous faites aux journaux. Quel bel article, quand tout cela aurait passé par leurs mains ! — C'est précisément pour cela que je vous demande le secret, car ils travailleraient tant la copie, que l'on ne croirait point à l'original.

En écrivant de pareils mémoires, on éprouve un doux plaisir à citer de semblables traits. C'est, au milieu d'une plaine aride et sous un ciel brûlant, rencontrer un feuillage épais à l'ombre duquel coule et murmure une eau fraîche et limpide. Il est malheureux que de pareilles actions ne soient pas communes sous le règne de Buonaparte. Il est aussi bien rare de trouver un courtisan comme M. D..... Si la mauvaise foi de ceux qui l'ont hanté, a voulu

parfois jeter sur quelques-unes de ses actions le vernis de l'improbité, il n'en est pas moins vrai qu'il fut dans le poste éminent qu'il occupait, un des plus honnête homme de la cour de Bounaparte ; il avait le grand art de dire la vérité sans blesser le monarque. Chez lui le respect et l'éloge faisaient souvent passer la remontrance sans en détruire l'effet. Son silence dans les affaires délicates ou injustes, était l'expression de son désaveu. Ses traits alors n'avaient pas l'expression d'un censeur atrabilaire, dont la morgue irrite plutôt qu'elle ne corrige. Si vous faites une bonne action, semblait-il dire, vous m'obligerez. Sa maxime à la cour était : Quiconque accuse, a tort.

Enfin cet homme fut, à la cour d'un

despote, ce qu'un parfait honnête homme pouvait être, et sa mort glorieuse fut une véritable perte.

Le pape enfin était à Fontainebleau, et la cérémonie du sacre approchait. Toute la cour avait son rôle et ses costumes ; les chevaux même qui devaient traîner la voiture impériale avaient été dressés au pas de cérémonie. L'empereur était, je crois, le plus embarrassé de son maintien et de sa tâche. Il n'existait point en France de tradition du rôle d'un usurpateur, et de ses poses et gestes pendant son sacre. Ce rôle devait être de sa création, et tout comédien qu'il était, la pantomime lui en parut difficile. Le grand manteau, et surtout la main de justice, l'embarrassaient le plus. Ces observations peuvent paraître minu-

tieuses aux yeux du commun des lecteurs, mais elles ont un mérite bien grand pour quiconque observe. La gaucherie du prince à manier les attributs de sa nouvelle dignité, prouve tout de suite qu'il n'était point né pour en être pourvu, et l'embarras de sa position est un gage certain que le trône ne fut point son berceau. Il faut, dit-on, être né comédien pour atteindre au naturel des personnages ; de même il faut être né prince pour s'asseoir dignement sur son trône et y représenter sans contrainte. Buonaparte néanmoins, après plusieurs répétitions, se crut assez stylé pour se présenter sur la scène. Son épouse, qu'il avait voulu contraindre à de pareilles grimaces, lui avait répondu : " La noblesse de
" mes sentimens me donnera celle de

“ ma dignité ; je serai digne de vous.”

S'il n'insista pas davantage sur cet article, il ne put s'empêcher de la préparer à la cérémonie du sacre, par un discours d'apparat, et qui mérite de trouver place ici :

“ Madame, lui dit-il, en présence de ses deux frères et de quatre grands dignitaires,

“ Le vœu d'une grande nation appelle votre époux au premier trône du monde. L'affection que je vous porte, et la connaissance intime de vos qualités vraiment royales m'ont déterminé à vous assimiler à tous les honneurs du rang suprême. Le vicaire de Dieu va vous imposer les mains et bénir sur votre front le bandeau des rois. Cet acte auguste et sacré vous commande de

“ grandes vertus, et les vôtres, ma-
“ dame, sauront se mettre à la hau-
“ teur de mes destinées. Mes projets
“ sont immenses, et les prospérités de
“ mon peuple sont dans un avenir
“ incommensurable. Je refuserais le
“ trône, quelque soit l'éclat dont il
“ m'environne, si je n'avais la certi-
“ tude de voir les Français le pre-
“ mier peuple, non seulement des tems
“ passés et présens, mais la première
“ nation des siècles à venir. Cet es-
“ poir vaste et sublime a métamor-
“ phosé mon être, et mon âme s'est
“ agrandie. Mes vœux ne voient plus
“ de limites, et ma pensée a franchi
“ les bornes du monde connu. Mo-
“ narques puissans qui donnez des lois
“ à des peuples sans nombre, les suc-
“ cesseur de Charlemagne doit, ainsi

“ que vous, marcher au premier rang.
“ Le courage de ses armées et le gé-
“ nie de la victoire formeront le
“ foudre prêt à frapper les ennemis de
“ sa juste puissance.

“ Combien il me sera doux, ma-
“ dame, de voir la compagne de mes
“ destinées se mettre au niveau de mes
“ projets ! Si le soleil éblouit, il est
“ encore des astres qui brillent d’un
“ éclat majestueux.

“ Je n’asseois pas seulement sur vous
“ les grandes qualités de la représen-
“ tation ; je vous regarde encore comme
“ le modèle sur lequel viendront se
“ former toutes les vertus domestiques
“ de ma famille, qui doit, ainsi que
“ vous, être digne de moi. Je la ré-
“ serve à de grands destins. Formée
“ sur vos leçons et sur votre exemple,

“ j’aime à croire qu’elle ne sera dé-
“ placée nulle part.

“ Versez, madame, cette expres-
“ sion de mes volontés dans l’âme de
“ vos enfans et dans celle des mes sœurs.
“ Déroulez à leurs regards la carte
“ d’un brillant avenir. Rien, je vous
“ le répète, de doit être au-dessous
“ de mes glorieuses intentions.”

A ce discours l’impératrice s’était abandonnée aux torrens de la réflexion. La hardiesse des phrases et le gigantesque des projets effrayaient son âme douce et timide. Son imagination avait tout à coup percé un avenir de tempêtes prêt à gronder sur l’horizon européen. Ce sentiment pénible avait douloureusement nuancé ses traits. Une seule phrase fut toute sa réponse ;

mais cette phrase fut admirable par son laconisme de situation :

“ Je serai, dit Joséphine, tout ce
“ que je dois être comme épouse, reine
“ et mère.”

J'ignore si ce discours était vraiment de Buonaparte, mais quand il m'est tombé sous la main, l'écriture en était de lui. Quoiqu'il en soit, quiconque ne réfléchit pas à la lecture de pareils morceaux, ne devrait jamais ouvrir un livre. Ne doit-on pas se dire, que si ceux qui étaient présents à la harangue du nouveau prince eussent véritablement aimé leur patrie et la cause de l'humanité, ils auraient sur-le-champ signalé le volcan impétueux dont l'irruption devait bientôt couvrir le continent de cadavres et

de cendres. Mais non, placés près du cratère, ils savaient bien que la lave devait les lancer dans un océan d'honneurs et de richesses. Cette mer est tarie, je le sais; qu'importe, ils n'ont plus rien à désirer, s'ils savent être sages et contents du superflu.

Je ne décrirai point l'arrivée du pape à Paris, le faste avec lequel il fut reçu, l'affluence plus curieuse que chrétienne du peuple autour du saint-père. Ces détails ne sont point du ressort de ces mémoires. Je n'ai pas trop de mes crayons pour rendre passablement les traits de Napoléon dans ces grandes circonstances. Les respects de la foule pour la personne de sa sainteté, lui témoignaient assez les ménagemens qu'il devait avoir pour l'auguste personnage. Son intérêt per-

sonnel devint alors le guide de sa politique. Buonaparte n'admettait une religion que parce qu'il la croyait utile au maintien du trône. Une cérémonie religieuse était pour lui une séance du Corps législatif où l'appelait la situation de ses affaires; et la basilique de Notre-Dame fut à ses yeux qu'une partie du vaste théâtre sur lequel il devait représenter.

A cette époque tout fut contraint en lui dans ses rapports avec le pape. L'hypocrisie intéressée en fit seule les frais. " Je veux, disait-il à son aide-camp S....., lui faire oublier les propos indiscrets du cardinal Pacca." Cette éminence avait dit au saint-père que Buonaparte, simple consul, traitait sa sainteté de généralissime de son armée presbytérienne, et qu'il nom-

mait les archevêques et cardinaux ses chefs de brigade ou ses généraux du culte. Ce fait est vrai; tout ce qui approchait alors Buonaparte le sait comme moi. Cependant les circonstances avaient contraint le saint-père à dissimuler cette insolente plaisanterie, et l'empereur n'épargna rien pour la lui faire oublier. Enfin arriva le jour du sacre, jour fameux dans les annales de la maison Buonaparte.

On n'attendra point ici que je donne les détails de cette pompeuse cérémonie. Ces fastidieux récits se trouvent dans tous les journaux d'alors. Je veux pourtant en tracer le tableau à ma manière; mais le cadre en sera si étroit, que l'ennui n'y saura trouver place.

Dans la saison des frimats, au mois de décembre, 1804, le même peuple

qui avait vu conduire son roi martyr au supplice, déserte, au lever du soleil, et ses demeures et ses ateliers; la foule avide et légère se pousse dans les rues, se presse dans les places, s'écrase sur les quais; ceux-là s'accrochent aux parapets des ponts; ceux-ci aux barreaux des croisées; les uns se huchent, à prix d'or, sur de frêles amphithéâtres prêts à crouler; d'autres enfin gravissent le sommet des toits, se penchent dans le vide, et ne laissent entre eux et une mort cruelle d'autre garantie qu'une ardoise mince et friable.— Pourquoi tant d'empressement? pourquoi braver tant de périls?— Regardez le long de ces quais superbes que la Seine arrose; sous le balcon même d'où Charles IX fusillait ses malheureux sujets, voyez mouvoir

une voiture resplendissante d'or ; ce char élégant, véritable chef-d'œuvre de l'art et du goût, est traîné par huit coursiers. Si j'en crois mes yeux, la même cavale leur a donné le jour ; même poil, taille égale, semblable allure, pareille impétuosité ; rien entre eux ne les distingue. Animaux fiers et pétillans, ils semblent s'enorgueillir de leur fardeau ; le balancement de leurs panaches les offusque, et s'ils secouent la tête, c'est pour s'en dégager. Impétueux, ils bouillent dans leurs riches harnois, et de nombreux valets les contiennent à peine.— Quel heureux mortel occupe ce char magnifique ? — Un particulier obscur, sorti des rochers stériles de la Corse, du sol même où Paoli vit éclipser sa gloire. Fils de parens inconnus, la

bienfaisance de nos rois a commencé son éducation ; son ambition a fait sa fortune et sa gloire, et la faiblesse de la nation lui permet des triomphes. Vous souriez au tableau charmant de ces groupes d'enfans suspendus autour de la voiture ; ce sont les fils de cette foule de héros qui, depuis quinze ans, fait retentir le monde du bruit de ses exploits.

Cette aimable jeunesse apprend à obéir sous un maître qui ne devait point être le sien. Ces nombreuses voitures qui suivent le char du nouveau monarque, cette multitude brillante et richement équipée qui tourbillonne autour de lui, voilà sa nouvelle cour. Assemblage sublime et bizarre ! l'héroïsme et le génie, le mérite et la vertu, la sagesse et le cou-

rage, la bassesse et la turpitude, l'ineptie et la vanité, l'avarice et l'intrigue, tout est là.

Suivez le cortège à la basilique, là, vous verrez, non sans étonnement, un pontife vénérable, le chef de l'église. Premier vicaire de Jésus-Christ, il a déserté la capitale du monde chrétien. Ses mains augustes vont répandre l'oing du seigneur sur un mortel à qui rien n'ose résister. Dans une heure la religion aura confirmé un Corse sur le trône de Henri IV.

C'en était donc fait ; Buonaparte avait franchi l'espace immense que, de tout temps, il avait désiré mettre entre les autres hommes et lui. Quel mortel n'eût point été satisfait ! Les premières puissances avaient reconnu son nouveau titres ; d'autres monarques se prépa-

raient à le nommer leur cousin. Quoiqu'on en dise, s'il eût voulu régner d'après les constitutions de l'empire, et les lois qu'il avait jurées, c'en était fait, les petits-fils de Saint-Louis n'eussent de long-temps ressaisi l'héritage de leurs ancêtres. L'usurpation avait reçu le sceau des divers partis qu'elle avait éteint ; la religion l'avait consacrée. La victoire et l'agrandissement de la France parlaient en sa faveur, et les intérêts de la génération s'étaient fondus avec ceux de l'usurpateur. Que manquait-il à ce dernier pour donner à sa puissance toute la force d'un pouvoir légitime ? L'amour de la paix, des bornes à ses désirs, et surtout une sage économie de sa puissance envers ses voisins, forts ou faibles. Mais non, il ne devait point en être ainsi, Dieu ne

voulait point donner un démenti formel à l'hérédité des trônes. Il permit que l'usurpateur devint tout à coup despote. Ses ministres, effrayés et timides, n'eurent plus la force de lui montrer le précipice qu'il se creusait lui-même. Quelques-uns même se réjouissaient de le voir y courir. C'était se venger des humiliations dont il les abreuvait. Bientôt la carrière des folles entreprises lui fut ouverte. Si la sagesse et la raison vinrent inopinément lui conseiller de ne point s'y lancer sans guide, l'exil ou le mépris furent leur récompense. Il se jeta dans l'arène des combats en furieux, qui demande des victimes et non des conseils. Son cœur fut sourd aux cris du sang, de la religion, de la nature et de l'amitié. On n'enchaîne point un

lion avec des fleurs ; c'est dans le sang de ses victimes, qu'épuisé, il tombe et ne se relève plus. Le cruel ne s'est point fait un ami. Ses fureurs les ont écartés ou fait périr aux champs de la destruction. C'est ce que Buonaparte a fortement éprouvé. Heureux, il fut suivi, couru, fêté ; dans la disgrâce, il fut abandonné ou trahi. Cela devait être ; il avait lassé la patience des uns et rassasié l'avarice des autres.

Une des grandes fautes de Napoléon, c'est d'avoir douté de la stabilité de son règne à son avènement au trône, et d'avoir pris en sens inverse les moyens de consolider sa nouvelle puissance. Il est vrai que les chaînes du despotisme, les ruses perfides et les mesures de rigueur convenaient beaucoup mieux à son caractère que

la clémence et la persuasion. En se plaçant sur un trône usurpé, ne devait-il point prévoir qu'il serait en but aux propos des divers partis? que la haine, la médisance, la calomnie même s'attacheraient à lui; que la flèche empoisonnée du libelle sifflerait sur sa tête, et que toute sa puissance ne le mettrait point à l'abri du sarcasme chez une nation qui souvent ne l'épargne pas même à ses rois légitimes. Simple consul, il méprisa quelquefois des injures anonymes, et souvent des menaces clandestines; sur le trône que ne fit il de même? il eût lassé la langue des uns et la plume des autres. Mais non; despote soupçonneux et jaloux, il voulut mettre la pensée aux fers, disposer de tous les secrets, et faire de la moitié de son peuple l'espion

de l'autre moitié. Il n'appartenait qu'au génie de l'enfer d'organiser une haute police secrète aussi dangereuse que celle dont Buonaparte fut le créateur. Machiavel citerait vainement son *Traité du Prince*. Cette œuvre du crime raisonné, pâlerait auprès des institutions de l'espionnage impérial. Ce monstre nain se cachait aux yeux du vulgaire ; mais il avait des millions de bras invisibles occupés à fouiller jour et nuit les confidences amicales, les épanchemens familiers, les tête à tête de la parenté, l'éclair de la saillie, le silence de la pensée, les vœux secrets du désir et les soupirs de l'opprimé. Tour à tour délateur, juge et bourreau, ce caméléon perfide était un composé de toutes les classes de la société. Gens en place et titrés, écri-

vains et saltimbanques, manœuvres et rentiers, furent secrètement admis à cette association. Les législateurs avaient profondément calculé toutes les gradations de la vie humaine, et savaient les mettre à profit. Les cheveux blancs d'un vieillard inspirent le respect et la confiance; on ne croit pas que l'homme aux portes du tombeau puisse être encore délateur et méchant : raison de plus pour le mettre aux écoutes. J'ai vu des espions courbés sous le poids des ans et caducs. De la tombe au berceau, le génie du mal a bientôt franchi les distances. L'après-midi d'un beau jour de printemps, M. T...ot cherchait sous l'ombrage épais des allées du Luxembourg à distraire son âme des chagrins qui l'oppressaient. Un de ses vieux amis le rencontre,

l'entraîne sur un banc, et là, lui demande le sujet de ses peines.—J'avais deux fils, unique espoir de mes vieux ans; tous les deux ont été déchirés, l'un aux boucheries d'Eylau, l'autre au carnage de Bautzen. Il parlait encore, lorsqu'un jeune enfant de cinq ans, bien mis, beau comme le jour, vint se réfugier entre les genoux des deux amis. Il est, dit-il, poursuivi par sa bonne, qu'en effet ils aperçoivent au milieu de l'allée, tenant à son cou un autre enfant. Les grâces enfantines du petit fugitif, intéressent les deux vieillards. Un d'eux le prend sur ses genoux, le console et lui promet de faire sa paix avec sa bonne. Celle-ci ne revient toujours pas. Le vieillard, désolé de la perte de ses fils, continue sa conversation.—Oui, mon

ami, mes chers enfans ne sont plus. Dieu de bonté! ne frapperas-tu jamais le monstre qui les a traînés aux champs de la mort!—Je sens tout le poids de votre douleur; je pleure comme vous; mais que de familles en Europe ont de pareils malheurs à déplorer! Vous appelez les foudres du ciel sur la tête de l'auteur de tous nos maux; vos vœux, je crois, ne tarderont pas à être remplis. La main de Dieu a frappé le Corse, et l'audace de son génie meurtrier ne tient plus contre les forces des alliés.

Le jeune enfant n'avait point perdu le sens de la conversation des deux amis. Doucement il se dégage des genoux qui le portent. À ce mouvement sa prétendue bonne vint à lui. Il s'échappe; elle feint de le poursuivre

elle le rejoint, et bientôt ils disparaissent.

Voici le fait : Depuis quelque temps M. T....ot, que l'on savait vivement affecté de la perte de ses deux fils, était fortement soupçonné par la haute police d'être un ennemi juré de la personne de l'empereur. M. T....ot, homme sage, voyait peu de monde ; et s'il épanchait quelquefois sa bile, ce n'était qu'en présence d'amis dont il était sûr ; avec toute autre personne, il était d'une réserve désespérante pour les agens de la police chargés de le suivre et de le trouver en faute. Leurs tentatives avaient été inutiles. Enfin ils remarquèrent que, dans ses promenades journalières au jardin du Luxembourg, il s'asseyait ordinairement sur un banc, et causait quel-

quefois très-long-temps avec un homme qui leur paraissait être son ami. S'approcher d'eux et s'asseoir sur le même banc, c'était les réduire à parler de choses indifférentes. Parmi l'association de la police secrète était une douzaine de jeunes enfans précoces et tous doués d'une jolie figure. Ces faibles créatures étaient stylés au manège affreux de s'introduire au milieu de gens dont l'autorité désirait connaître l'opinion. Leur jeunesse ne pouvait inspirer aucun soupçon ; les personnes s'expliquaient librement en leur présence. Rien de leurs discours n'échappait à la mémoire de ces petits serpens, et bientôt le patron qui les envoyait en savait plus qu'il ne lui en fallait pour perdre la personne qu'il faisait épier. Quelques-uns même de

ces enfans n'ayant aucun moyen de s'introduire auprès des personnes désignées, se postaient le soir au coin de la demeure des individus, et lorsqu'ils les voyaient prêts à rentrer au logis, ils poussaient des cris perçans ; la personne courait au-devant, leur demandait le sujet de leurs larmes, ou se disait un enfant égaré. Un faux nom était pris sur-le-champ, mais quant au nom de la rue, on ne le savait pas. Cependant on était sûr de retrouver son chemin le lendemain sitôt qu'il ferait jour. Quel homme aurait eu la dureté de repousser un enfant de six ans, proprement vêtu et doué d'une jolie figure ? On l'hébergeait avec plaisir ; il devenait l'ami chéri des enfans de la famille, si elle en avait, et le lendemain le petit monstre perdait

peut-être son bienfaiteur en révélant à ceux qui l'avaient envoyé tous les secrets qu'il avait recueillis dans la maison qui ne lui refusa point l'hospitalité. Ce fut une de ces petites vipères qui se réfugia dans les bras de M. T...ot, au Luxembourg; la prétendue bonne était une affidée de la même coterie. Deux jours après le malheureux père fut arrêté sur les marches de Saint-Roch. Conduit au secret de la Conciergerie, il ne fut interrogé que cinq jours après. Qu'ai-je fait, se disait-il? j'ai une opinion, mais je ne l'ai jamais manifestée qu'en présence de mes amis. Je suis sûr d'eux comme de moi. Cinq jours après il comparut devant V.... Jugez de son étonnement, lorsque l'inquisiteur lui redit mot pour mot la conversation qu'ils avaient te-

nue lui et son ami dans le jardin du Luxembourg. Malgré son trouble, il se renferma dans une dénégation absolue.—Ah ! vous niez, lui dit le redoutable V.... ; attendez, je vais vous amener un témoin qui peut-être forcera vos aveux. A ces mots il donne l'ordre d'amener le compagnon d'infortune de M. T...ot. Celui-ci, à la vue de son ami, s'écrie, avec l'accent du désespoir : Ciel ! je suis perdu. Perfide ! toi que j'honorais de mon amitié, peux-tu m'avoir si cruellement trahi ! —Vous êtes dans l'erreur, lui dit V.., monsieur ne vous a pas trahi, il est au contraire accusé et détenu comme vous.—Impossible, monsieur, il est le seul avec lequel j'ai causé avant-hier au Luxembourg.—Cela n'y fait rien ; apprenez que l'air nous apporte les

paroles indiscrètes.—Je suis donc le plus malheureux des hommes!—Oui, accuser son ami et faire à la fois des aveux après lesquels on ne demande plus rien, j'avoue que c'est jour de malheur. Ces deux infortunés furent dans la suite conduits au château de Ham.

Ces deux anecdotes, où figurent un vieillard et un enfant, prouvent que, pour arriver à leur but, les agens du crime savaient mettre en œuvre et la vie et la mort.

La haute police tendait encore d'autres pièges, qu'il était bien difficile d'éviter, parce qu'il ne pouvait entrer dans l'esprit de les soupçonner. Elle avait à sa disposition une réunion de personnes des deux sexes, que Buonaparte nommait plaisamment *la Co-*

horte cythérienne. Tout ce que la jeunesse, la beauté, les grâces et les talens agréables avaient de plus séduisant dans les deux sexes, se trouvaient réunis dans cette société. Des hommes superbes, des femmes célestes, la plupart perdus de dettes, affamés de luxe ou dévorés de la soif de l'or, se prêtaient, sans rougir, aux affreuses machinations d'un despote qui tremblait même au milieu de ses victimes. Le fait suivant donnera une idée de la manière dont on employait ces dangereux agens.

En 1809, un hollandais se préparait à faire imprimer à Léipsick un mémoire solidement écrit contre l'intolérable ambition de Buonaparte. Le baron D..... qui, le premier, eut vent de ce projet, s'exprime ainsi dans sa

lettre à l'empereur : “ La personne qui
“ a lu le manuscrit, m'a dit qu'il n'a-
“ vait jamais vu d'écrits plus solides
“ et mieux raisonnés. Plein de choses
“ et de faits, cet appel à tous les sou-
“ verains porte dans le cœur une con-
“ viction dont on ne peut se défendre.
“ C'est l'écrit le plus dangereux que
“ l'on ait jamais publié dans aucune
“ langue contre le monarque fran-
“ çais.”

Il est facile d'imaginer que Buona-
parte éveilla sur-le-champ tous ses li-
miers secrets. L'infortuné hollandais
fut bientôt pris dans le piège que lui
tendit M. de M....., qui était à la tête
de cette importante expédition. Mais,
ô désespoir ! ô surprise de messieurs
les inquisiteurs français ! ils fouillent
l'infortuné, le dépouillent, dédou-

blent ses vêtemens, brisent les meubles, décousent les lits, les matelas, et mettent en pièces une Vénus de plâtre. Rien, parfaitement rien. Le mémoire a disparu. Leur rage ne se décrit pas ; il faut être eux pour en connaître la force.—Qu'est devenu un manuscrit que vous deviez publier ?—Je n'ai jamais rien écrit ; je n'ai jamais eu dessein de publier quelque chose.—Monsieur, on n'en impose pas à mon Gouvernement ; le fait existe. Je vous dirai plus ; je n'ai point l'ordre de vous priver de votre liberté ; ma tâche est de vous demander si c'est le besoin qui vous a fait écrire ; en ce cas mettez à votre ouvrage tel prix que vous voudrez. Voici un portefeuille bien pourvu ; parlez, et je vais vous solder. Etes-vous mécontent et sans emploi ? Vous a-t-on

oublié dans le nouveau gouvernement de la Hollande? On est prêt à vous rendre justice. Les rois, vous le savez, ne peuvent tout voir.—Monsieur, de pareilles offres sont séduisantes; je suis au désespoir de ne pouvoir y répondre. On vous a mis dans l'erreur sur mon compte. Je vous le répète, je n'ai jamais rien écrit contre le gouvernement français.

M. de M.. le voyant inflexible et ne pouvant le séduire, le fit conduire en France, où il fut jeté dans une prison d'état. J'ignore laquelle; je n'ai jamais entendu parler depuis de ce malheureux batave. Le portefeuille où j'ai puisé ces détails n'en dit rien de plus.

Cependant où était le fameux mémoire? Par quel miracle avait-il été

soustrait aux recherches des furets ministériels ? Voici comment. Quelques jours avant son arrestation son auteur avait conçu de justes soupçons sur un homme qu'il croyait penser comme lui, et auquel il avait imprudemment fait confiance de son projet. Dans ces dispositions, il crut de son intérêt devoir confier momentanément son précieux manuscrit à certain ami qui résidait aux environs de Prague, et qui, dans ce moment, se trouvait à Léipsick. Cette circonstance seule a fait manquer l'objet principal de la mission de M. de M..... Croyez-vous que l'inquisition secrète en resta là ? Non. L'empereur voulait à tout prix le manuscrit, et quand il vit presque l'impossibilité de l'avoir, il le voulut bien

plus fortement. “ Faites comme vous
“ voudrez, dit il à de M....., il le faut;”
et là-dessus il lui tourna le dos.

Il fallut de rechef se creuser le cer-
veau ; de M..... fit un second voyage
en Allemagne. Il vit l'infidèle ami qui
avait perdu le Hollandais. Ce monstre
n'avait reçu que cinq cents francs pour
son crime. Mille écus lui étaient pro-
mis au cas de succès. Le projet était
manqué ; donc, plus de récompense.
Dans ses diverses communications avec
l'agent français, l'un et l'autre tombè-
rent d'accord que le manuscrit était
déposé chez quelques amis de l'auteur.
Ecoutez, dit l'allemand : Quelques jours
avant l'arrestation du hollandais, un
de ses intimes amis est venu le voir.
L'un et l'autre pensent à peu près de
même sur le compte de Napoléon. Je

parierais ma tête que le manuscrit est entre ses mains. Cette idée fut un trait de lumière pour l'intrigant de M...—Où est cet homme?—Il habite les environs de Prague, en Bohême. — Son nom? — Schustler. — Sa qualité? — Simple particulier, mais riche; c'est un homme de quarante ans, d'une taille au-dessus de la commune, bien taillé, et veuf depuis deux ans, n'ayant qu'une fille âgée de quatre ans.—A-t-il de fortes passions?—Il aime beaucoup l'étude, les arts d'agrément, et surtout les femmes.—Il aime les femmes! En ce cas, cet homme est à moi. Si je réussis, il vous revient mille écus; en attendant, recevez ce billet de cinq cents francs; c'est le prix des avis que vous venez de me donner. De M..... fut bientôt de retour à Paris.

Connaître un homme veuf encore à la fleur de ses ans, et vivement porté pour le beau sexe ; désirer introduire chez lui une femme jeune et belle, pétrie de grâces et de talens, certes rien n'est plus facile. Le furet en titre en était convaincu. Les dispositions furent bientôt faites, et son plan fut rapidement conçu. Parmi les nymphes de la cohorte cythérienne, on distinguait avec plaisir la jeune et brillante D....s, née de parens honnêtes, qu'elle perdit fort jeune. Sa fortune aurait suffi à ses désirs, si ses désirs eussent été conformes à sa fortune ; mais un amour effréné du luxe, et la passion du jeu portée à l'excès, voilà ce qui la perdit. Quand la nature a fait une tête comme la sienne, elle se repose, elle est épuisée. Mademoiselle D.....s avait

trop de beauté pour s'entendre dire qu'elle était belle; c'est la première chose, et j'en ai fait l'épreuve, c'est la première chose, dis-je que l'on ne pouvait lui dire en la voyant. Peut-on parler quand on est en extase? Ce qui mettait un prix infini à ses charmes, c'est qu'elle oubliait toujours les avoir. Si vous ajoutez à cet assemblage presque divin une connaissance intime d'une foule de talens agréables, vous aurez trait pour trait une fidèle image de mademoiselle D.....s. Réduite aux expédiens pour satisfaire ses goûts, elle fut pendant quelque temps l'amante d'un jeune seigneur allemand, qu'elle aurait fini par ruiner, s'il n'eût eu le bon esprit de lui faire payer quinze mille francs par la maison Récamier, et de lui dire un éternel adieu. Elle

fut long-temps sans remplacer cet ingrât.

Cependant elle devint tout à coup l'idole de nos seigneurs modernes. C'était il est vrai l'un des plus aimables. Mademoiselle D.....s n'était point avare, point exigeante, mais elle était céleste et prodigue. S'il faut en croire l'épouse de son amant, elle lui coûta cent trente mille francs en quinze mois. Quant à moi, je pense que la jalousie a grossi le mémoire. Quoiqu'il en soit, l'amant ne pouvant tenir encore long-temps à l'entretien de sa séduisante conquête a subitement rompu avec elle; mais, engalant homme, il n'a point voulu la laisser au dépourvu. C'est lui-même qui l'a placée à la tête des syrènes vendues à la police secrète. Ce poste n'était pas un des moins lu-

cratifs de l'état. Si les expéditions étaient brillantes et difficiles, elles centuplaient le traitement fixe dans l'affaire du mémoire à recouvrer. Personne ne pouvait mieux convenir que mademoiselle D.....s. Elle avait encore, outre ses autres avantages, celui de parler avec facilité la langue allemande. C'était le fruit de ses liaisons avec le jeune seigneur de cette nation. Après divers pour parlars avec de M..., elle reçut un passeport sous le nom de Brigitte-Adélaïde Saulnier, jeune veuve voyageant en Allemagne pour cause de santé. Ses instructions secrètes portaient :

“ Vous vous rendrez directement à
 “ Prague, en Bohême. Là, vous vous
 “ informerez secrètement du sieur
 “ Schustler et de sa demeure. Sous

“ prétexte d’un air pur et nécessaire
“ à votre santé ; vous témoignerez le
“ désir de vivre à la compagnie, et
“ ferez en sorte de vous loger le plus
“ près de chez lui. Vous ferez bâtir
“ s’il est nécessaire ; n’épargnez rien.
“ On laisse le reste à vos lumières et à
“ votre sagacité.”

Arrivée à Prague, mademoiselle D....s n’eut point de peine à trouver ce qu’elle cherchait. Quant à se loger près de M. Schustler, le hasard la servit au-delà de ses souhaits. A portée de fusil de la maison de ce dernier, il en était une dont le propriétaire, parcheminier de son état, cherchait depuis long-temps à se défaire. Le marché fut bientôt conclu ; et pour trente-deux mille francs, elle se vit logée fort commodément et près de

l'homme qu'elle avait l'ordre de séduire. (Je prévient qu'une partie de ce qui suit est calquée sur ses lettres à une de ses plus tendres amies, qui maintenant vit aveugle auprès d'elle). Notre jeune espionne fut à peine établie dans le canton, qu'elle fut au fait de tout ce qui concernait les affaires de M. Schustler. Elle apprit qu'il allait souvent à Prague. Elle prit des arrangemens en conséquence. Tout son domestique consistait en deux personnes, homme et femme. Elle avait acheté deux beaux chevaux, car peu d'écuyers furent plus adroits qu'elle à les monter. Un jour qu'elle savait M. Schustler à la ville, elle monte à cheval, suivie de son domestique, dans le dessein de rencontrer la voiture de son voisin, quand il reviendrait au logis. En effet, elle l'ap-

perçut de très-loin. Alors, comme si elle eût été fatiguée de chaleur, elle met pied à terre, s'étend sur le gazon qui bordait la route, rabat son voile, et feint de s'endormir. La bride de son cheval était passée dans son bras gauche. La voiture de son voisin fut bientôt auprès d'elle ; tout à coup elle se relève en sursaut, comme une personne qu'éveille brusquement un bruit inattendu. Son cheval effrayé avait reculé quelques pas. M. Schustler, tremblant pour la jeune étrangère, s'était précipitamment jeté en bas de sa voiture. La belle avait relevé son voile. Tant de charmes réunis pétrifient l'allemand ; la force et la voix lui manquent ; il ne respire plus que pour admirer. Cependant il se rassure.

“ Pardon, madame, lui dit-il, si

“ j’ai troublé votre repos ; j’en serais,
“ au désespoir, si je ne devais à cet
“ accident le plus doux des plaisirs,
“ celui de voir ce que le ciel a fait
“ de plus beau.”

“ Ce que vous appelez avoir troublé
“ mon sommeil, est fort peu de chose,
“ monsieur ; quant aux choses hon-
“ nêtes que vous avez bien voulu m’a-
“ dresser, vous êtes homme et jeune
“ encore ; je sais ce qu’il faut que
“ j’en pense.” En disant ces mots,
elle s’élance légèrement sur son che-
val. L’allemand, au désespoir de per-
dre aussitôt la vue d’une aussi belle
personne, met timidement les mains
sur les rênes du cheval. “ Quoi ! dit-il,
“ à la jeune inconnue, vous serez assez
“ cruelle pour me priver aussi vite
“ du bonheur de vous admirer ? Pour

“ peu que je vous déplaise, je suis
 “ prêt à me retirer ; mais si vous ne
 “ répugnez point à m’obliger, dites-
 “ moi, de grâce, qui vous êtes et à
 “ qui j’ai l’honneur de parler.”

“ Un galant homme n’importune
 “ jamais. Vous désirez savoir qui je
 “ suis ; c’est à peu près naturel. Je suis
 “ veuve et française, et depuis deux jours
 “ j’habite une assez jolie maison à deux
 “ portées de fusil d’ici, et dont j’ai
 “ fait l’acquisition il y a quelques
 “ jours.”

“ Quoi ! vous seriez la propriétaire
 “ de la maison Janyek ?—Justement ;
 “ c’est le nom de celui qui m’a vendu.
 “ —Ange du ciel ! nous sommes voi-
 “ sins ; de mes croisées je vois chez
 “ vous. Ah ! madame, je suis un mal-
 “ heureux de ne vous avoir point en-

“ core rendu visite.—Monsieur, il n’y
“ a pas de temps perdu ; je suis à
“ peine meublée. Je sais qu’à la cam-
“ pagne rien n’est précieux comme de
“ bons voisins ; aussi j’espère faire avec
“ vous plus ample connaissance.” Aus-
sitôt, en le saluant d’un sourire, elle
disparut avec la rapidité de l’éclair.

M. Schustler était transporté. Dans
une tête aussi ardente que la sienne,
la belle Saulnier, car elle prit alors le
nom porté dans son passeport, la belle
Saulnier, dis-je, devait faire de ter-
ribles ravages. Que la nuit lui parut
longue ! Le lendemain, il rendit une
visite à sa voisine. Celle-ci l’avait vu
sortir de chez lui, et s’était mise à
son piano. Elle voulait, pour l’enchaî-
ner, mettre en usage tous les genres de
séduction.

“ Que je ne trouble point vos plaisirs,
 “ lui dit-il en entrant ; j’ai déjà trou-
 “ blé votre sommeil ; mais je vous as-
 “ sure qu’en vous tout est au plus haut
 “ degré. Hier j’admirais votre beauté ;
 “ aujourd’hui, les sons qui roulent sous
 “ vos doigts me laissent à peine res-
 “ pirer.—Voisin, trêve d’éloges ; à la
 “ campagne il faut être simple comme
 “ la nature dont elle est l’image.—Ar-
 “ rêtez, madame, l’imposture et le
 “ mensonge n’ont jamais flétri mon
 “ âme. Je dis ce que je pense, et mon
 “ cœur a besoin d’exprimer ce qu’il
 “ sent. Tenez, deux mots encore, et
 “ jugez si c’est ainsi que s’exprime un
 “ imposteur. Vingt-quatre heures se
 “ sont à peine écoulées depuis que je
 “ vous ai vue pour la première fois ;
 “ hé bien ! si mainte nant un évènement

“ quelconque vous ravissait aux senti-
“ mens que vous m’avez inspirés, j’i-
“ gnore, madame, si je voudrais vivre ;
“ et cependant je suis père ; oh ! oui,
“ je suis bon père.” Des larmes rou-
laient dans ses yeux.

Madame Saulnier, debout contre son piano, en proie à des sentimens qu’elle ne pouvait définir, ne les ayant jamais éprouvés, cherchait en vain sa réponse. Le langage qu’elle venait d’entendre était nouveau pour elle. Ses regards s’arrêtèrent sur M. Schustler ; il lui parut alors le plus bel homme du monde. “ Venez, monsieur, lui dit-elle doucement, nous déjeunerons ensemble. Vous m’avez délicieusement affligée. Je voudrais que notre liaison fût plus ancienne.— Belle Saulnier, la tendresse que j’ai pour vous

“ est d’une antiquité sacrée ; la date
 “ en est au fond de mon cœur.”

Le déjeuner fut paisible. L’amitié fit les frais de la conversation. “ Si
 “ vous ne haïssez point ceux qui vous
 “ chérissent, lui dit-il en la quittant,
 “ j’aurai le bonheur, madame, de vous
 “ recevoir chez moi demain à la même
 “ heure.—Vous motivez si bien vos
 “ prières, que l’on ne peut vous re-
 “ fuser.”

Retirée chez elle, madame Saulnier voulut se rendre compte de l’état de son cœur. Elle ne s’en dissimula point les sentimens ; et, comme elle l’écrivit depuis à son amie, elle se dit : “ Je
 “ venais séduire, je suis séduite.” Sa métamorphose fut aussi solide qu’elle fut prompte. Elle fut indignée du rôle qu’elle avait joué et de celui dont elle

était chargée. “ Je veux être heureuse,
“ se dit-elle, mais je ne veux point
“ tromper un galant homme. Demain,
“ je lui découvre qui je suis et ce
“ que je fus.” Elle fut reçue de
M. Schustler comme le serait un ange
parmi nous, s’il était connu. “ Voici,
“ lui dit-il, eu lui présentant sa jeune
“ fille, ce que j’avais de plus cher au
“ monde, il y a quelques jours; chaque
“ fois que je la verrai près de vous,
“ je me dirai : Tous mes trésors sont
“ réunis.”

Madame Saulnier accabla la jeune
enfant de caresses bien sincères; elle
croyait les prodiguer à celui dont elle
avait reçu le jour. Elle avait bien pro-
mis la veille d’ouvrir son cœur à son
aimable voisin; mais au moment de
faire ces pénibles aveux, son cou-

rage l'abandonna. " En l'absence de
 " M. Schustler, écrivait elle à Paris,
 " je suis un lion capable de lui révê-
 " ler jusqu'aux moindres pécadilles ;
 " est il présent, je ne suis plus qu'une
 " poule; tout mon courage est dans mes
 " regards, et rarement ils s'arrêtent
 " ailleurs que sur mon amant."

Depuis deux mois ils vivaient l'un et l'autre dans cet état d'incertitude qu'éprouvent toujours deux véritables amans avant de s'expliquer. M. Schustler voulut en finir d'un seul coup et en deux mots. Un après-dîner qu'il était au salon avec elle, après lui avoir prodigué toutes les preuves d'une passion véritable et fortement sentie : " Si
 " mon aimable amie, lui dit-il, est
 " aussi libre que moi ; si son cœur
 " n'est engagé nulle part ; si ma per-

“ sonne et ma fortune lui conviennent,
“ qu’elle se prononce avant deux
“ soleils ; elle peut être et la mère de
“ mon enfant et mon épouse adorée.”

“ Avant de répondre à vos offres,
“ souffrez, mon digne ami, que je
“ vous ouvre mon cœur. Ne craignez-
“ vous point de vous repentir de votre
“ choix ? Savez-vous qui je suis ?—
“ Arrêtez, madame. Etes-vous libre ?
“ — Comme l’air.—Ne répugnez-vous
“ point à ma personne ? Ma fille ne
“ vous paraît-elle point un fardeau ?—
“ Votre fille ! je serai sa tendre mère.
“ Quant à vous, monsieur, je ne puis
“ plus le cacher, je vous adore.—
“ Et moi, je vous idolâtre. Mainte-
“ nant, plus de confidences, plus d’a-
“ veux. Si ce que vous avez à me dire
“ est en votre faveur, je n’ai pas be-

“soin de la savoir ; je ne peux vous
 “aimer plus tendrement ; si au con-
 “traire se sont des torts que vous avez
 “eus, il m’est inutile de les connaître.
 “Vous ne pouvez jamais être moins
 “chérie. Moitié de moi-même ! je
 “n’ambitionnais qu’un secret ; il vous
 “est échappé. Je vous suis cher ; je
 “tombe à vos genoux ; en effet, il
 “y était.—Ce n’est pas la votre place,
 “lui dit sa jeune amante, en le rele-
 “vant ; elle est, elle doit toujours être
 “sur mon cœur.”

Huit jours après, mademoiselle D...s
 reçut aux pieds des autels la main de
 M. Schustler. Il lui restait à remplir
 la mission dont elle était chargée par
 le gouvernement français. Elle parla
 de l’auteur du manuscrit et de son
 enlèvement, comme d’une affaire dont

elle avait ouï parler. “ Quoi ! lui dit
“ son mari, vous avez su cela ? Ah ! mon
“ amie, j’ai couru de grands dangers
“ dans cette maudite affaire. Ce fut à
“ moi que, quelques jours avant son
“ arrestation, il remit le fatal manus-
crit ; mais à la première nouvelle de
“ son enlèvement, j’ai brûlé ce mê-
“ moire.”

Son épouse n’en demandait pas davantage. Elle fit part de ces circonstances à l’agent premier de cette mission, en assurant que sa majesté impériale pouvait être tranquille sur cette affaire. Elle fit, sous divers prétextes, agréer ses excuses de ne pouvoir retourner en France, ayant trouvé, disait-elle, en Bohême, un bonheur que sa patrie ne pouvait plus lui offrir. Son amie qui, depuis devint aveugle, et

qui vît maintenant près d'elle, fut chargée de vendre tout ce que madame Schustler avait laissé en France. C'est ce dont elle s'acquitta fidèlement. Ainsi finit une affaire qui n'avait pas commencée sous d'aussi doux auspices. Ainsi fut rendue à la vertu une femme charmante, qui se reprocha long-temps des'en être écartée. Plût-à-Dieu qu'une malheureuse attachée comme elle à la haute police, eût imité son exemple; elle le pouvait; l'infortuné qu'elle livra aux bourreaux, lui avait offert de l'épouser. Il était d'une bonne famille. Il fut exécuté dans la plaine de Grenelle, comme agent secret du cabinet de Berlin. Sans la folle passion qu'il conçut pour celle qui l'assassina, et les confidences qu'il lui fit,

le malheureux n'eût jamais été vaincu.

Les exécutions secrètes, l'emprisonnement des personnages les plus marquans, furent principalement dus à ce groupe de syrènes et d'adonis. Ce fut par un de ces espions que le Gouvernement apprit les projets du baron Imbert : projets où fut sérieusement compromis l'auteur de plusieurs opéras charmans, M. M..... Ce furent les mêmes agens qui donnèrent les plus importans détails sur le général Lemercier, chef des royalistes, tué au bourg de Lamothe, près Loudac. Le chevalier Laa, MM. Dubuc et Rosse-
lin, furent arrêtés sur les indices de deux furets pareils. Les derniers de ces messieurs furent victimes de con-

fidences imprudentes qu'un riche banquier fit à certaine demoiselle qui l'avait séduit, et que la police secrète comptait alors au nombre de ses plus vigilantes sentinelles.

Le prêtre Macarthy, irlandais, fut passé par les armes, sur un délit totalement supposé par deux espions secrets, auxquels il refusa de prêter quatre mille francs. Ce prêtre était très-riche. Une dame vint exprès à Paris solliciter sa grâce de Buonaparte. " C'est impossible, lui dit-il ; riche et " traître ; ce serait un meurtre qu'il " fût innocent.

Presque toujours ces dangereux délateurs étaient méconnus de leurs victimes ; quelquefois même elles les appelaient au fond de leurs cachots pour en obtenir ou des consolations,

ou des services. Les cruels alors étendaient le baume d'une pitié feinte sur les plaies qu'ils faisaient saigner. D..... de..... P....., fit plus. Le baron de Koly, que le premier il avait signalé à la haute police, lui fit secrètement parvenir, quelques jours avant sa mort, un diamant, en signe d'amitié. Le méchant le reçut.

L'inquisition secrète avait encore une autre manière d'arracher des aveux. Chez le ministre même il y avait une chambre où l'on gardait quelquefois le détenu. Là, des inspecteurs bien fins, bien stylés, visitaient le prisonnier, lui parlaient peu de son affaire, et l'invitaient à dîner. La cuisine du ministre fournissait tout ce qu'il faut pour un bon repas, et surtout des vins excellents. Le but était de faire boire

l'individu, et de surprendre ses secrets à l'aide d'une ivresse complète.

En 1812, cette chambre fut témoin d'une scène assez plaisante, où le rôle de l'inspecteur ne fut pas excessivement brillant. Un jeune homme, assez mauvais sujet, fut arrêté comme suspect du crime d'embauchage. Il avait des associés, et trois interrogatoires consécutifs n'avaient pu les lui faire avouer. Il fut conduit chez le ministre. Arrivé là Savary le retourna en tout sens, et ne put rien en obtenir. Il fit donner secrètement l'ordre de faire sur lui l'essai d'un repas copieux où le bon vin ne fut point épargné. Le jeune embaucheur fut donc conduit dans la chambre destinée à cet effet. On lui lâcha bientôt un des meilleurs dogues de la haute police. On pense bien que

l'offre d'un repas ne pouvait effrayer un gaillard tel que le détenu. Le vin coulait à flots ; mais, soit que l'inspecteur fut mal disposé, ou qu'il ne se contentât pas assez, il devint ce qu'il aurait voulu que l'autre eût été ; il s'endormit sur la table. L'embaucheur ne perd point de temps : fumeur, il prend une forte bouchée de tabac, la mâche et la pressure dans le verre de l'inspecteur, qu'il remplit de vin ; Monsieur, lui dit-il, en le réveillant, eh bien ! est-ce que nous ne buvons plus ? Il nous reste encore deux bouteilles. Le dormeur se réveille, balbutie, se rappelle à peine sa commission, boit son verre de vin et s'assoupit de nouveau. Le prisonnier le laisse quelques minutes tranquille, afin de laisser au tabac le temps de faire son effet. En-

suite il ne remue brusquement en tous sens, pour voir s'il peut tout entreprendre sur lui. Le pauvre inspecteur était plus qu'ivre-mort. Alors, lui prendre son habit, sa veste et sa cravate, son chapeau, ses souliers et ses bas, se vêtir lestement du tout ; ceindre son épée, lui prendre sa montre et quarante-sept francs ; chercher la clef dans ses poches, ouvrir et s'enfuir, tout cela fut l'affaire d'un moment. J'ignore ce qui se passa chez le ministre lorsque l'évasion fut découverte. Cette affaire n'a jamais transpirée en France ; ce fut à Munich qu'un des amis du héros de la pièce en fit part à mon domestique, qui m'en transmit les détails.

Il est presque impossible de croire à l'énormité des sommes dévorées par la police secrète. Une seule division,

celle que Buonaparte nommait la cohorte cythérienne, a coûté, depuis le 10 mars 1812 jusqu'au 22 janvier 1813, cinq millions trois cent trente-deux mille cinq cents francs, pour frais d'enlèvemens, appointemens et gratifications. Le chevalier de Rivoire-Saint-Hypolite, officier de marine, si fortement compliqué dans la correspondance du général Lemer cier, a coûté lui seul, depuis 1807 qu'il partit de Madrid où il était attaché à M. Strogonoff, jusqu'au mois d'octobre 1810, qu'il fut arrêté à Amsterdam, quatre cent deux mille francs. Dans cette somme ne sont point compris les frais de transports et d'entretien dans les différentes prisons qu'il a occupées. Il eut continuellement, pendant quatre ans, deux agens invisibles qui le suivi-

rent dans les différentes contrées qu'il parcourut. Son épouse, qui, de son côté fut détenue pour avoir, déguisée en homme, favorisé l'évasion de son époux au château de Lourde, a coûté soixante-douze mille francs. Le gouvernement était alors si affamé de prisonniers, qu'au château de Ham un enfant de vingt mois y eut son écrou particulier. Cette innocente s'appelait Jemima ; elle était fille de M. Campelle, baronnet anglais et lieutenant-général détenu alors avec son épouse. Si quelqu'un révoque ce fait, je le renvoie, pour s'en assurer, au sieur Charpin, concierge du château.

Je me bornerai à ces diverses anecdotes sur la haute police secrète. Elles prouvent deux choses ; la première, qu'il n'est pas étonnant qu'avec un tel

système d'espionnage, Buonaparte ait presque toujours eu le secret des différens cabinets de l'Europe. La seconde, que le despote, une fois sur le trône, y fut continuellement en proie aux tortures de la crainte et du coupçon. De-là cette foule d'entreprises aussi folles que mal conçues ; de-là ces guerres continuelles sans but et sans motif. Pouvait-il en être autrement d'un homme qui disait hautement à ses ministres :
“ Pour affermir un nouveau trône, il
“ faut nécessairement entretenir la
“ guerre, c'est le seul moyen d'empê-
“ cher les peuples de réfléchir.” Il ne fut pas long-temps sans mettre en pratique ces affreux principes. Un ministre autrichien avait eu l'indiscrétion de dire en présence de quelqu'un ven du à la cour de France: “ Buonaparte ne

“ nous cherchera plus noise ; il n’a qu’un
 “ aigle et nous en avons deux.”

Ce mauvais mot, auquel tout autre souverain n’eût point fait attention, mit Buonaparte en fureur. Il écrivit, de sa propre main, à ce qu’il appelait l’insolent ministre : “ Je n’avais point
 “ d’aigle et je vous ai balayés. Mainte-
 “ nant j’en ai un ; quoiqu’il ne fasse que
 “ de naître, malheur aux aigles impru-
 “ dens qui le forceront à sortir de son
 “ aire, ils les dévorera.” Il faut ici que je rende justice à un courtisan qui n’a pas toujours fait du bien. M.... eut le noble courage de représenter au monarque, que cette réponse était indigne de son rang. “ Depuis quand, lui
 “ dit-il, les rois écrivent-ils à d’insolens
 “ sujets d’un prince étranger ? Est-ce
 “ l’empereur d’Autriche qui a tenu le

“ propos ? Avec lui seul vous pour-
 “ riez vous expliquer sans vous compro-
 “ mettre ; lui seul est digne d’un billet
 “ de votre main.”—J’aurais volontiers
 embrassé l’orateur. On ne pouvait, il
 est vrai, s’y prendre plus adroitement,
 pour faire supprimer le billet : intéres-
 ser l’amour-propre d’un prince tel que
 Napoléon, pour le contraindre à ne
 point faire une mauvaise action, était
 d’un politique habile et d’un courtisan
 consommé.—“ Je cède à vos raisons,
 “ monsieur, lui dit l’empereur, en dé-
 “ chirant le papier ; mais avouez que
 “ ce billet était fortement conçu.” Ce
 dernier trait peint l’homme plus qu’on
 ne croit.

L’Autriche cependant rongea le
 frein des circonstances ; le nom de ces
 belles provinces d’Italie qui n’étaient

plus les siennes, se retrouvait dans tous ses souvenirs, et journellement sous la plume de ses écrivains. Buonaparte qui, de son côté, ne soupirait que des chocs guerriers, ne faisait rien pour faire oublier à François II qu'il n'était que le quatrième souverain du continent. Cet état de choses ne pouvait durer. De part et d'autre on courut aux armes. Je ne décris point les combats ; si j'en parle quelquefois, c'est pour faire connaître ou des faits ou des traits isolés que ne peuvent savoir ceux qui, dans les états-majors, rédigent le récit des batailles. La veille de l'affaire d'Austerlitz, Buonaparte dit : “ Si demain je suis vainqueur, mon cousin François ne m'enverra pas demander la paix, il viendra la chercher lui-même. “ Cette journée s'annonça sous

les plus favorables auspices. S'il est des momens où l'officier est obligé d'aiguillonner le soldat, à la bataille d'Austerlitz il n'eut besoin de son autorité que pour le retenir. J'ai vu seize hommes sur deux rangs, un enfant, tambour à leur tête, marcher, la bayonnette croisée, sur deux pièces de canon. Il fallut toute l'autorité d'un général de brigade que l'empereur leur envoya pour les arrêter. " Je vous obéis dit " le sergent au général ; mais ce sont " deux pi ces de canon dont vous me " faites tort ; voyez donc, il n'y a pas " trente hommes de cavalerie. " L'officier supérieur ne put s'empêcher de rire. Si de pareils traits dérident le front, il en est qui broyent l'âme. Sur un lac glacé, s'étaient retirés quinze, vingt mille allemands ; que sais-je com-

bien ? Ecoutez ces mots du seul homme qui pouvait les sauver. “ Général, courez à l’artillerie, ne faites point tirer sur ces bataillons, c’est la glace qu’il faut briser ; foudroyer cette masse, coûterait du temps, il faut l’engloutir. “ En effet elle fut engloutie.

Ce que Buonaparte avait prévu arriva. Le chef du corps germanique, le roi de Bohême, celui de Hongrie, l’empereur d’Autriche, François II, vint trouver dans sa baraque un Corse victorieux, l’appela son frère, et le supplia de se contenter de sa couronne de France, de l’Italie, des Pays - Bas, d’Inspruck, etc., etc. Le modeste vainqueur promit de ne rien demander autre chose pour le moment, àux conditions qu’il lui se-

rait payé, pour prix de sa modération, quelques millions d'or. Ce n'était pas trop pour avoir englouti d'un seul coup vingt mille hommes. Poètes, prenez vos lyres, célébrez le conquérant!

Si l'empereur de Russie et François II ménagèrent Buonaparte lorsqu'ils pouvaient le traiter avec rigueur, c'est que tous deux, hommes justes et souverains équitables, ils ont voulu expier la faute qu'ils ont faite, en se ménageant chacun une entrevue avec lui. S'ils avaient pu prévoir la masse d'orgueil que ces deux entrevues ont ajouté à sa présomption naturelle, ils n'y auraient jamais consenti. Le gain de vingt batailles aurait moins enflé sa vanité que ces deux rencontres préméditées. A peine l'empereur d'Au-

triche l'eût-il quitté, qu'il ne put s'empêcher de dire : " Puisque mon cousin est réduit à venir me voir, je pourrai, quand il faudra, visiter toute la famille." On fit, dans le moment, peu d'attention à cette phrase, mais je ne l'oubliai pas.

Ce fut peu de temps après la paix de Presbourg que le genre de mes fonctions changea. Tout à coup mes honoraires furent plus considérables, il est vrai, mais je n'approchai plus si souvent le monarque, quoique cependant il me fut permis de le voir tous les jours. J'éprouvai un véritable dépit de ne pouvoir plus être témoin de ses actions les plus secrètes, de ses tourmentes épileptiques, et des explosions de sa folle ambition. Je rentrai dans la classe ordinaire de ceux

qui l'approchaient ; je ne vis plus que ce que tous les autres pouvaient voir comme moi. Répéter ce que tout le monde sait, n'entre point dans mon plan ; quelques anecdotes peu connues, d'autres infidèlement rendues ou totalement tronquées, dont j'ai été le témoin, rempliront le reste de cet ouvrage, jusqu'au moment où j'ai quitté Buonaparte.

Après la bataille d'Iéna, l'empereur établit son quartier-général à Brunswick, dans le palais du duc de Veymar. La duchesse n'avait point pris la fuite ; elle s'était retirée, avec ses femmes, dans une des ailes du château. Nous y avions précédé l'empereur ; des domestiques nous avaient indiqué les appartemens. Buonaparte arrive, ivre de sa victoire, impétueux, bouil-

lant de gloire, sa tête était perdue. Dans la seconde pièce, la duchesse se présente à lui.—“ Qui êtes vous, “ lui dit-il ?—La duchesse de Veymar. “ — Je briserai votre mari. Je ne lui “ laisserai pas un moment de repos.— “ Sire, son devoir, l’honneur et son “ rang lui commandaient le parti qu’il “ a pris.—Il a perdu la tête, vous “ dis-je, lorsqu’il a cru pouvoir me “ résister. Je vous le dis, madame, “ le cabinet de Berlin, depuis long- “ temps, m’outrage et me pressure ; “ je lui ferai rendre gorge. La no- “ blesse prussienne, insolente et bra- “ vache, apprendra qu’on n’insulte “ point impunément mes ministres ; je “ veux la réduire à mendier son pain.”

La duchesse vit bien que l’instant n’était pas favorable ; elle se retira. Le

lendemain, un gentilhomme vint de sa part s'informer comment le monarque avait passé la nuit.—“ Bien, “ très-bien ; dites à madame la duchesse que je la remercie, et lui “ demande à déjeuner.”

J'ignore ce qui se passa pendant le repas ; mais en rentrant chez lui, Buonaparte fit les plus grands éloges de la duchesse. “ C'est, disait-il, une “ femme de mérite, pétrie de grandes “ qualités ; je ferai beaucoup pour elle ; “ oui, beaucoup ; elle sauvera son “ mari.”

En peu de temps, presque toute la Prusse fut conquise, et l'on préluda à la paix de Tilsitt. “ Si Guillaume, “ disait-il, accepte la paix aux conditions proposées, il fera bien ; je la “ lui donnerai. S'il la refuse, il fera

“ noblement, et me rendra service.”
Cette paix coupe la ligne de mes projets. L’empereur eut à Tilsitt une entrevue avec la reine de Prusse. Il disait la veille à l’un de ses généraux :
“ C’est, dit on, une belle femme,”—
“ Ce sera, répondit le courtisan, une
“ rose près d’une touffe de lauriers.”

Le commencement de cette entrevue fut charmant, délicat même. “ Je
“ croyais bien, dit Buonaparte à la prin-
“ cesse, voir une belle reine ; mais
“ vous êtes, madame, la plus belle
“ femme du monde.” Des roses étaient dans un vase, il en prit une et la lui présenta.—“ Nous nous connaissons
“ bien peu, dit la reine, confuse et
“ timide ; puis-je agréer les sentimens
“ de votre majesté ?—Acceptez, ma-
“ dame, acceptez ; c’est un doux pré-

“ sage de l’amitié que je veux désor-
“ mois vous porter, ainsi qu’à votre
“ époux.” La reine reçut la rose. Cette
princesse était pâle et tremblante. Une
de ses dames en fut alarmée.—“ Ras-
“ surez-vous, madame, dit l’empereur
“ à la reine ; je suis tout à vous ; si
“ je puis faire quelque chose pour
“ vous obliger, ne me privez point
“ de ce plaisir.” La reine gardait le
silence. Il insista plusieurs fois sur le
même sujet. Enfin elle lui demanda,
d’une voix timide, la place de Magde-
bourg pour son fils. — “ Magde-
“ bourg ! s’écria-t-il en se relevant tout
“ à coup, Magdebourg ! madame,
“ Magdebourg ! Mais, vous n’y pensez
“ pas. N’en parlons plus,” et ils se
séparèrent. Ainsi finit cette ouverture.
On s’est permis de la raconter autre-

ment, on a prêté des phrases grossières au monarque. Le récit que j'en donne ici, fut écrit sur les lieux.

J'aurais quelque chose à dire ici sur les campagnes suivantes et la bataille d'Eylau ; mais elles se trouvent dans mon *Précis*, ainsi que des détails relatifs à la guerre d'Espagne. Je renvoie le lecteur à cet ouvrage.

Buonaparte, au comble de sa gloire, était, après la paix de Friedland, le premier monarque de l'Europe. Depuis long-temps il désirait une postérité, et Joséphine désespérait de lui donner des enfans. Plus d'une fois C... et M.... avaient été les confidens de ses peines à ce sujet. “ Je suis là dessus, leur disait-il, d'une faiblesse extraordinaire ; je ne puis affliger mon épouse, et cependant je sens qu'il

“ faudra que j’en vienne à cette extré-
“ mité.”

Les deux conseillers lui prouvèrent que ces scrupules étaient vains ; que le bien de l’Etat et la stabilité du trône exigeaient impérieusement qu’il avisât aux moyens de se donner un héritier. Buonaparte fut, dans cette affaire, infiniment moins despote que ne le comportait son caractère. Il hésita longtemps avant de se désigner. L’amitié qu’il portait à Joséphine est réellement un fait inexplicable, d’après la sécheresse de son cœur. Néanmoins, C..... et M..... lui travaillèrent si bien l’esprit, que la perte de Joséphine fut résolue. Ce fut C..... qui se chargea de la pressentir sur cette grande résolution. C’est alors que cette princesse déploya toute la fermeté de son carac-

tère. A peine C..... était-il à son début, qu'elle l'arrêta. " C'est en vain, monsieur, lui dit-elle, que vous biaisez avec moi. Ne me déguisez rien. Dans vos regards, je lis le sort qui m'attend. J'en avais quelques soupçons ; mais j'aimais à les croire mal fondés. Maintenant que le voile est déchiré, allez dire à Sa Majesté que si ma perte est absolument nécessaire à sa gloire, je suis prête à faire les plus grands sacrifices."

Buonaparte, en apprenant cette réponse, laissa échapper ces mots : " Je le savais bien ; elle est bonne, tous les jours bonne." Il n'en donna pas moins l'ordre de travailler sans délai à faire annuler son mariage. Tout le monde sait comment la partie civile

et celle du clergé se sont comportées dans cette affaire.

L'impératrice ne se permit aucune plainte, aucun reproche. Elle n'écrivit qu'une seule lettre à son époux. La voici :

“ Si Votre Majesté a pris définitive-
“ ment le parti de me ravir le nom
“ de son épouse, titre seul dont j'é-
“ tais jalouse, et dont je faisais tout
“ mon bonheur ; si votre gloire, si la
“ prospérité de votre Etat, dépendent
“ absolument de ce sacrifice immense,
“ pour moi je suis prête à le faire. Ce
“ ne sont point les honneurs dont vous
“ m'avez environnée, que je regrette ;
“ une seule chose brise mon cœur, je
“ ne serai plus votre épouse ; je ne
“ serai plus votre amie, la dépositaire
“ de vos peines ; je ne serai plus

“ là pour vous donner des consolations.

“ Qui me remplacera ? O mon Dieu !

“ que cette jeune princesse donne à

“ l'époux que je nomme ainsi pour la

“ dernière fois tout ce que depuis si

“ long-temps il désire, un héritier.

“ Qu'épouse heureuse et tendre mère,

“ elle se fonde dans les intérêts de son

“ époux, comme je me suis toujours liée

“ à ceux de son bonheur.

“ Votre Majesté peut maintenant ré-

“ diger l'acte qui va briser les liens de

“ la nature, et mettre entre vous et

“ moi les barrières de l'indifférence.”

JOSEPHINE.

L'empereur fut visiblement ému à la lecture de ce billet. Mais son émotion ne fut que passagère. C.... était là. Buonaparte lui dit seulement :

“ Avouez, monsieur, que cette femme-
là fait regretter de n’être pas sultan.”

Qui devait remplacer Joséphine ?
Quelle princesse devait abandonner
une famille illustrée par ses aïeux pour
venir donner sa main au monarque-
qui commençait la sienne ? Ce fut là
le sujet de plusieurs conférences. Bu-
naparte était fortement prononcé pour
une princesse russe ; son conseil, comme
de raison, fut de son avis. Mais au moins
on eut la prudence de sonder le ter-
rain. Le chef de la famille où l’on vou-
lait entrer, parut assez favorablement
disposé ; mais une mère impitoyable
sur cet article, vint tout à coup rom-
pre en visière à ce grand projet. Elle
ne promettait rien moins que d’enterrer
l’épouse future dans les déserts de la
Sibérie, si l’on s’entêtait à la faire im-

pératrice des Français, reine d'Italie, etc., ect. On eut le bon esprit de ne rien publier de ce refus, et l'on se tourna d'un autre côté.

L'Autriche n'était plus en état de refuser quelque chose à l'empereur des Français. Le sacrifice de l'archiduchesse était nécessité d'Etat. Le dévouement de cette auguste victime ferma bien des plaies à sa patrie, et si l'Allemagne était reconnaissante, après de mures réflexions, car la statue qu'élève légèreté est aussi fragile que le sentiment qui la met sur le piedestal, un souffle la renverse ; si l'Allemagne, dis je, doit une statue à qui lui a rendu les plus grands services, c'est à Marie-Louise. Son union avec Buonaparte a donné le temps à l'Autriche de respirer. Le prince de

cette nation a sagement mis à profit ce laps de repos ; le matériel de ses armées s'est refait ; ses finances se sont mises au niveau de ses besoins autant que les circonstances pouvaient le permettre ; le courage national a repris son à-plomb, son ministère plus d'énergie ; enfin l'Autriche s'est mise en état d'écrire ses volontés à côté de celles de l'ambition et de les soutenir. Buona-
parte, de son côté, enchaîné par les charmes de sa jeune épouse, endormi dans sa candeur virginale, a trop longtemps négligé de se mettre à la tête de ses opérations ministérielles et militaires. Quand un lion s'est déclaré le roi d'une forêt au détriment des autres, il ne faut pas qu'il s'endorme à l'ombre d'un beau chêne, il faut que conti-

nuellement ils rugissent autour de son domaine usurpé.

Le respect, l'époque et les circonstances m'interdisent la description de la première entrevue de Napoléon avec la jeune archiduchesse ; mais je laisse librement une profane pensée voltiger sous les voiles du lit nuptial. Quel tableau, que la vierge des Césars dans les bras d'un bourgeois d'Ajaccio ! Dieu des évènements, tes volontés sont impénétrables ! Tout-à-coup un nouveau royaume, et son fils fut proclamé roi de Rome.

Epoux fortuné, heureux père et puissant monarque, il y avait là de quoi satisfaire dix ambitieux, mais non pas Buonaparte ; un génie mal-faisant, que sans cesse il caressait, l'entraînait sans cesse du côté des

champs de bataille. Les plus puissans princes de l'Allemagne, maîtrisés par la fortune de cet ambitieux, se coalisèrent avec lui contre la Russie. Quelques-uns de ces princes n'entrèrent dans la coalition que dans l'espoir d'aider l'armée française à s'engouffrer dans les déserts glacés de la Russie ; la suite a prouvé que leurs conjectures étaient fondées.

Le récit de ces deux dernières campagnes est partout, et je suis trop Français pour rouvrir des blessures que le temps commence à peine à cicatriser.

Depuis le départ du Kremlin, Buonaparte fut méconnaissable tant au moral qu'au physique. Il faisait des fautes en proportion de ces pertes. Le 18 Octobre, la cavalerie du roi de Naples fut battue par les Russes. Buona-

parte, en apprenant cette nouvelle, devint furieux ; il en attribua hautement la faute au roi : “ S’il n’est soldat que quand il fait chaud, qu’il retourne au mont Thabor.” Ce discours outrageant était de la dernière inconséquence dans un moment où l’empereur allait avoir besoin de toutes ses forces et de tous ses guerriers. J’ignore si Murat fut informé de ce propos : mais depuis cette époque jusqu’à sa retraite de l’armée, il fut avec son beau-frère d’une froideur qu’il déguisait à peine : Ce dernier mit le comble à son mécontentement en chargeant le prince Eugène du commandement en chef de toute l’armée. Le roi de Naples, le cœur gros de ressentimens contre son beau-frère, reprit bien vite la route de ses États. Voila de ces

fautes que toute la rhétorique de flatteurs ne peut justifier.

L'empereur, de retour à Paris, ne mit plus de bornes à ses demandes. Partout il trouva la même facilité; nulle résistance de la part de tous les corps de l'Etat; il leur avait fait partager sa devise: " Le dernier homme et le dernier sou
" m'appartiennent." Cette condescendance à toutes ses volontés fut ce qui le perdit. Il crut alors ne pouvoir lasser ni les hommes, ni les choses. Ecoutez-le dire à son épouse : " J'ai fait de grandes
" pertes, madame ; mais je puis les réparer en peu de temps. Je connais
" mon peuple, je l'ai trop engagé pour
" qu'il recule. Il m'a donné ses fils, les
" fils m'amèneront leurs pères ; mes
" trésors sont dans toutes les poches, il

“ me suffit de les demander. Je n’avi-
“ lirai point le trône, je sortirai de
“ cette lutte avec ma gloire.” Il aurait
fait les plus grands sacrifices pour se
venger du prince royal de Suède, qui
ne voulait point se sacrifier à ses fureurs.
Rien ne fut négligé pour le perdre dans
l’esprit du roi. Ennemi juré de toute
communication franche et loyale, tou-
tes ses réponses furent tortueuses, in-
signifiantes et susceptibles de diverses
interprétations. Le prince royal, qui
avait l’exemple de l’Espagne devant
lui, s’aperçut du piège qu’on lui ten-
dait. Il n’ignorait pas que Buonaparte
avait dit à ses ministres, que le seul
moyen de l’établir en Suède, était d’y
semer la division entre le prince et le
roi. Pour arrêter le mal à sa source, il
résolut d’aborder franchement la ques-

tion avec l'empereur, par le moyen du chargé d'affaires, M. le chevalier de Signeul. " L'amitié de la Suède pour la France, était-il dit dans cette note, lui coûte plusieurs provinces sa majesté l'empereur des Français a solennellement promis de les lui faire recouvrer, ou l'en faire indemniser par d'autres provinces à la portée de la Suède : si cette promesse n'est effectuée, la Suède a rompu avec la France." Une explication aussi précise déconcerta le cabinet de Saint-Cloud, et Buonaparte eut un ennemi de plus. Aussi, disait-il à M.... : " Bernadotte apprend le Suédois ce serait un coup adroit de lui faire achever son cours à Vincennes." La présence de Buonaparte devenait de jour en jour plus nécessaire en Allemagne. Il

fit ses préparatifs, et, dans peu de jours, il arriva à Dresde. Nous étions au mois de mai 1813 ; les batailles du 19, 20 et 21 rétablirent l'honneur de nos armes et les affaires de l'empereur. Tout à coup l'Autriche déclare solennellement qu'elle agira contre le premier qui ne voudra point la paix. A cette nouvelle, Buonaparte dit au maréchal M— : “ C'est contre moi qu'elle agira ; “ dans la position où je suis, je ne puis, “ ni ne veux faire la paix.”

Le 22, il me fit partir avec plusieurs personnes de sa maison, avec l'ordre de nous rendre à Mayence auprès de l'impératrice, où lui-même arriva le 26. Il était visiblement agité ; quelque grand projet se méditait. Le 28 mai, je le vis tout à coup entouré de gens que je connaissais depuis long-temps pour

l'avoir servi dans les grands coups de main. De grands conciliabules avaient lieu tous les jours, mais on prenait grand soin de les dérober à l'impératrice. Les courriers s'échangeaient continuellement entre la cour d'Autriche et le quartier-général des Français. Le 6 avril, deux régimens de cavalerie, venus de Dresde, furent logés aux environs de Mayence. Le même jour, l'empereur ouvrit des dépêches de Vienne. J'ignore ce qu'elles contenaient ; mais elle le mirent en gaîté ; il y eut sur-le-champ grand conseil secret. La cavalerie reçut l'ordre, dans la nuit, de se tenir prête à monter à cheval. Le lendemain un autre courrier de la même cour remit des dépêches qui firent bientôt disparaître la joie de Buonaparte. Il répartit presque aussitôt pour Dresde et l'impératrice pour sa capitale.

Maintenant, si j'ose en croire les observations que je fis alors sur tout ce qui se passait à Mayence, je suis presque certain qu'il ne s'agissait rien moins que d'y attirer l'empereur d'Autriche, par le moyen de l'impératrice; d'arrêter ensuite ce prince, qui serait devenu un ôtage des dispositions de son cabinet. Si ce n'est qu'une conjecture, elle n'est pas sans fondement.

L'Autriche venait de nous déclarer la guerre. Tout ce que Buonaparte avait alors d'hommes de bien, de généraux expérimentés, de véritables amis de la patrie, et même de sa personne, lui conseillèrent de se retirer sur le Rhin; vainement le maréchal M... lui représentait que la Bohême pays inexpugnable, menaçait notre droite et nos derrières. Il convenait

d'une partie de ces vérités ; mais ne voulait point, pour cela, se décider à la retraite. Le général Oudinot, militaire consommé, soldat intrépide, couvert de blessures, mais très-mauvais courtisan, lui fit parvenir un mémoire détaillé, plein de force, de raison et de choses, dans lequel on trouvait cette phrase ; “ Si votre majesté veut retirer
“ toutes ses garnisons, les réunir à son
“ corps d'armée, se retirer ensuite sur
“ le Rhin, jeter les troupes les plus fatiguées dans de bons cantonnemens,
“ faire prendre position aux autres,
“ votre majesté pourra encore dicter
“ des conditions de paix aux alliés.”

Ces conseils étaient hardis, il est vrai ; mais ils étaient sages et décisifs, eux seuls pouvaient sauver l'empereur et son territoire. Le mémoire fut lu à

la hâte et rejeté sans autre explication.

Tout projet, tout conseil de retraite lui devint alors odieux, et leurs auteurs couraient de grands risques.

Le général Jomini, chef de l'état-major du troisième corps d'armée, fut obligé de s'enfuir pour avoir démontré la nécessité d'un mouvement rétrograde.

Quelques jours après cet événement, je tombai sérieusement malade. J'obtins la permission de revenir en France. Je fus obligé de rester à Châlons; la voiture avait tellement empiré mon mal, que les médecins me dirent que je n'irais pas jusqu'à Paris, si je continuais ma route. Je restai à Châlons jusqu'au 26 novembre; mon épouse vint me chercher pour me ramener à Paris, où je fis une rechute qui me re-

tint au lit jusqu'au 16 février. J'ai beaucoup regretté et je regrette encore de n'avoir pu suivre Buonaparte jusqu'à sa chute, non pour insulter à son sort, il est déchu, il est puni ; mais pour examiner sa tenue dans les derniers momens de son pouvoir expirant.

Mes observations sur lui, commencèrent au berceau de sa puissance, il n'eût pas été indifférent pour moi de les terminer à l'agonie de son pouvoir. Cependant, moi qui l'ai mieux connu qu'un autre, je ne puis me faire une idée de la manière dont il a fini. Je savais qu'il attachait beaucoup de prix à la vie ; mais je croyais qu'il en attachait davantage à la domination.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

De l'Imprimerie de Schulze et Dean, 13, Poland Street,
à Londres.



Biblioteka Główna
Akademii Obrony Narodowej

13951/1 t.2



11-013951-002-0